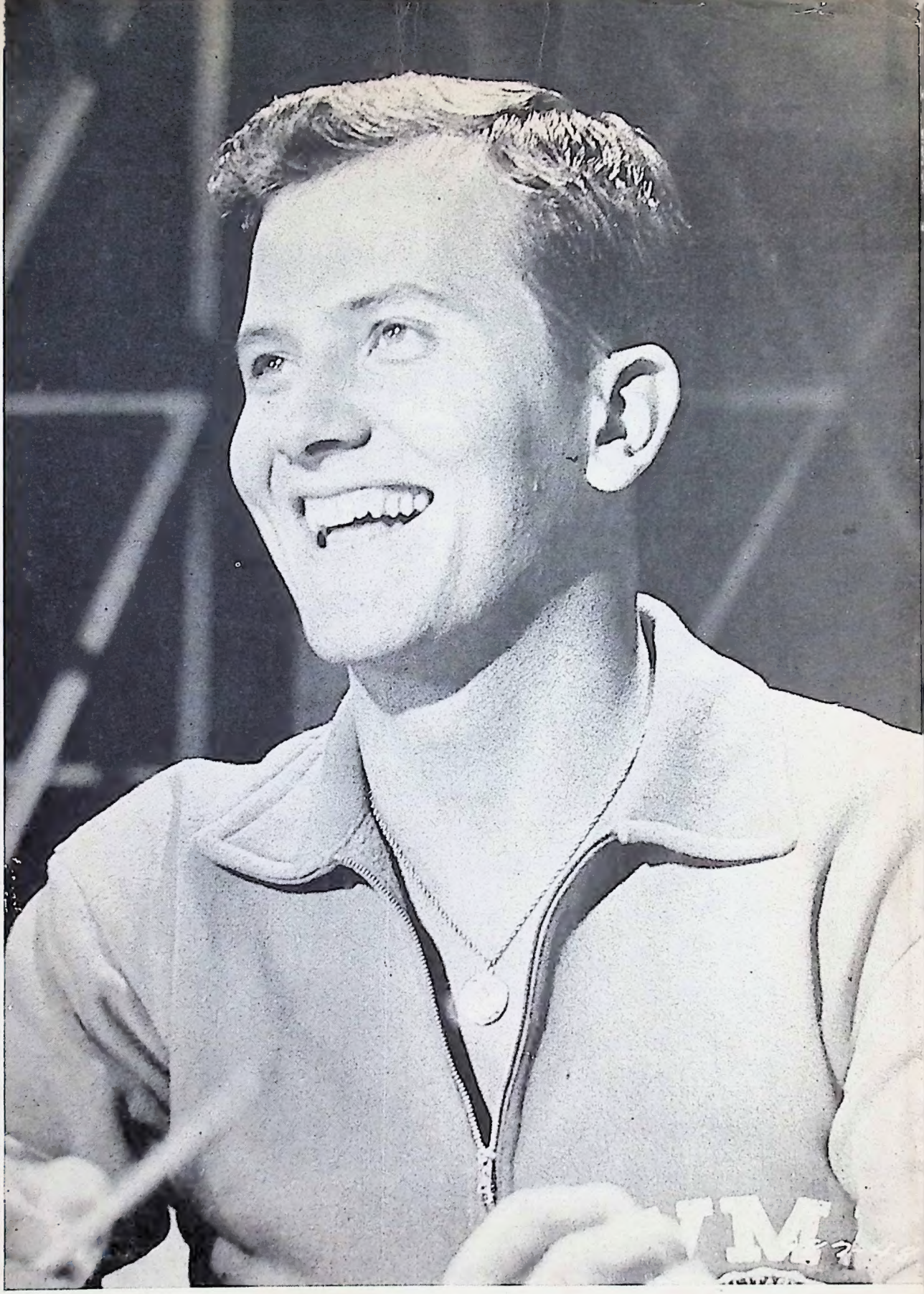
Le FILM

MONTREAL
JANVIER
1959

10
cents



Pat Boone

Les dernières nouvelles de Hollywood et de Paris
Radio et TV canadiennes — Un roman complet

JOHN SAXON et **SANDRA DEE**, les jeunes amoureux de la comédie légère, *The Reluctant Debutante*, qui est restée à l'affiche du *Palace* pendant quatre semaines.

le FILM

MONTREAL,
JANVIER 1959
40e année No 6

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél. : UNiversity 1 - 7411 •

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

•

ABONNEMENT
"Le Film" seulement
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

DANS LES COULISSES DU CINÉMA

Pour la première fois de sa carrière cinématographique, Jean Gabin est grand-père. Son petit-fils à l'écran, celui pour lequel Noël Schousler aura encore la force de lutter quand tout paraîtra s'écrouler autour de lui, s'appelle Patrick Millon. Ce sont ses débuts au cinéma. Jusqu'à présent, il était... mannequin de haute couture enfantine. Il a cinq ans. C'est précisément l'âge d'un des propres enfants de Jean Gabin, ce qui permet au héros des *Grandes Familles* de retrouver au studio, un peu de l'ambiance familiale • • • Diane Versi sera la vedette de *The Philadelphian*, un film Warner Bros. adapté du roman de Richard Powell. Cette artiste de talent a mérité d'être proclamée la « meilleure actrice secondaire » dans *Peyton Place*. Paul Newman est en tête de la distribution de ce drame romanesque qui dépeint les luttes d'une famille de Philadelphie désireuse d'affirmer son importance • • • Patricia Owens était inconnue il y a un an, lors de son arrivée en Amérique et elle compte aujourd'hui parmi les meilleures actrices du moment. Le succès est venu à cette jeune Anglaise avec *Une île au soleil*, *Sayonara*, *The Fly* et *Les Rois de la Prairie* • • • Richard Burton, Mary Ure, Claire Bloom et Dame Edith Evans font partie de la distribution de *Look Back in Anger*, film adapté de la pièce de John Osborn. C'est Mary Ure, épouse de l'auteur qui en fut la vedette sur la scène du Broadway • • •Susan Hayward a adopté (malgré elle) l'accent français. Tout simplement parce que *Thunder in the Sun* réunit plusieurs acteurs français, à la tête desquels se trouve Jacques Bergerac. L'action, qui se situe en 1847, retrace l'épopée d'une famille basque qui traverse le continent américain pour créer en Californie une petite colonie de vignerons. Susan Hayward et Pedro Cordoba parsèment le film de danses endiablées • • • John Farrow et ses techniciens ont terminé le tournage des scènes qui se déroulent en Espagne, dans le film *John Paul Jones*. Il reste encore une séquence qui sera photographiée à Paris et plusieurs scènes en Amérique • • • Darry Cowl va nous raconter sa vie dans le prochain film de Carlo Rim : *Le petit Prof*. Fils de médecin, né dans une petite ville de province, nous le verrons d'abord sous les traits d'un charmant bambin blond déjà familiarisé avec les exigences de la caméra. Puis nous le retrouvons à huit ans, portant ses premières lunettes, afin de lutter contre une myopie naissante. Nous le retrouvons enfin à dix-sept ans, adolescent sentimental et amoureux. Aux côtés de Darry Cowl nous applaudirons dans *Le petit Prof* Yves Robert qui joue le rôle d'un médecin de famille et Béatrice Alta-Riba qui sera la fiancée, puis la femme du *Petit Prof*. C'est la quatrième fois que Béatrice Alta-Riba est la partenaire de Darry Cowl dans un film • • • La distribution du film *The Old Man and the Sea* ne comprend que trois personnages dont Felipe Pazos, un jeune Cubain de douze ans. Ce sont ses débuts à l'écran et, d'après la réaction du public, Felipe décidera s'il doit poursuivre une carrière d'acteur • • • *Separate Tables* est un film adapté de la pièce de Terence Rattigan. Il présente une étude pénétrante de la vie d'un petit groupe de personnes réunies dans un hôtel de la côte anglaise. La distribution comprend : Rita Hayworth, David Niven, Deborah Kerr, Wendy Hiller, Burt Lancaster. David Niven a un rôle dramatique qui lui convient à merveille et il est habilement secondé par Deborah Kerr • • • Après avoir terminé *Auntie Mame*, Rosalind Russell a commencé l'adaptation d'un film qui se situe dans le monde des affaires et aura pour titre *Little Mac*. L'actrice n'y tiendra aucun rôle...

Nous verrons bientôt SUSAN HAYWARD dans *Thunder in the Sun*. Un film dont l'action se situe en Californie.

Léopold Massiera vous présente:

LUIS MARIANO

Sous le ciel clair de la Côte d'Azur, Luis Mariano vient de tourner *Sérénade au Texas* qui sera certainement un des gros succès de la saison prochaine.

Dans cette opérette mise en scène par Richard Pottier, Luis Mariano a retrouvé son gai compagnon du *Chanteur de Mexico* de joyeuse mémoire: Bourvil.

Il a également pour partenaires de fort jolies femmes: Germaine Damar, Arlette Poirier et Sonia Ziemann, ainsi que d'excellents comédiens dont Yves Deniaud et Gil Delamare.

Ce séduisant et brun (comme il se doit) ténor espagnol est né le 12 août 1920 à minuit exactement, sur les bords de la Bidassoa, dans la pittoresque cité d'Irun.

Le populaire chanteur, LUIS MARIANO, a été surnommé le Prince Charmant des temps modernes.

Il porte son véritable nom, simplement coupé en deux, puisqu'il se nomme Luis Mariano Gonzales Garcia.

Il fit ses études primaires et secondaires dans sa ville natale et suivit les cours des Beaux-Arts, au chef-lieu de la province de Guipuzcoa: San Sebastian.

Au moment de la tragique guerre civile qui ensanglanta son beau pays, Luis Mariano et les siens s'exilèrent en France.

De la rive française de la Bidassoa, ils virent flamber les maisons d'Irun et, cruelle vision, leur propre demeure.

La famille Gonzales s'installa d'abord à Hendaye où des parents lui offrirent l'hospitalité et, enfin, rejoignit Bordeaux où Luis Mariano s'inscrivit de nouveau dans une école des Beaux-Arts, car il voulait devenir architecte.

En 1940, comme de nombreux jeunes gens, en particulier des étudiants, Luis Mariano fut « réquisitionné » pour faire les vendanges.

Au cours de ces vacances inattendues et joyeuses, le jeune Espagnol poussa la romance et ses compagnons, enthousiasmés par une si belle voix, l'encouragèrent à se faire inscrire au Conservatoire de Bordeaux pour y étudier le chant.

En 1941, Luis Mariano « monta » à Paris où il continua à suivre les leçons de son professeur en la matière: Michel Fontecha, et il débuta au Palais de Chaillot, dans *Don Pasquale* de Donizetti.

C'était vraiment un brillant début et le coup d'essai fut un coup de maître.

Devant le succès remporté par sa voix chaude, aux nostalgiques accents, la direction de l'A.B.C. l'engagea et il parut sur la célèbre scène qui consacra tant de prestigieuses vedettes.

Après la Libération, Luis Mariano connut un véritable triomphe avec la

[*Lire la suite page 33*]

Connaissez-vous ?

SOPHIE GRIMALDI

Bethsabée de Chassagnes est neurasthénique. Elle vit repliée sur elle-même dans un coin de l'appartement dont les grandes fenêtres s'ouvrent sur le Parc Monceau, un des plus beaux jardin sde Paris. C'est au Parc Monceau que Bethsabée prenait d'ordinaire ses ébats, quand elle ne partait pas faire de longues randonnées au Bois de Boulogne, sur les talons de sa maîtresse.

Car Bethsabée de Chassagnes, une petite chienne teckel, est la compagne fidèle de Sophie Grimaldi, qui ne s'était pratiquement jamais séparée d'elle jusqu'au jour où la gloire commença de lui sourire. Mais Sophie Grimaldi qui emmenait Bethsabée au marché, au Racing Club de France ou à la patinoire — car elle est une sportive accomplie — ne prend plus que le chemin des studios. A défaut de pouvoir prendre les vacances dont rêvait son teckel, Sophie Grimaldi s'est embarquée pour le grand voyage de la réussite.

Sophie est née à Paris le 14 juin 1936. Un grand-père Corse, une grand-mère Italienne lui ont donné un aimable mélange de grâce et de fantaisie qu'agrémente un rien d'impertinence toute parisienne. L'oeil vif, le nez moqueur, beaucoup d'humour et le rire perpétuellement aux lèvres, Sophie Grimaldi se taille une place à part parmi les jeunes actrices françaises, loin des ingénues perverses ou des vamps tragiques. Reçue au Conservatoire en 1954, elle y passa trois années, dans la classe de Denis d'Inès, puis dans celle de Jean Debucourt. Stagiaire à la Comédie Française, elle allait commencer à tourner la même année. Ce furent *Club de femmes* de Ralph Habib et *Escapade*, du même metteur en scène.

Mais son premier grand rôle, elle devait l'obtenir il y a trois mois aux côtés de Pierre Fresnay et d'Arletty, dans *Et ta soeur* de Pierre Delbez où elle avait pour partenaire un autre jeune plein d'avenir, Jean-Claude Brialy. Ils viennent de se retrouver dans Christine que le mtteur en scène Pierre Gaspard-Huit tourne à Paris et à Vienne avec Romy Schneider et Alain Delon. Dans chacun de ces deux films, Sophie Grimaldi est la fiancée de J-C Brialy. Mais, à la ville, elle ne songe pas au mariage : Bethsabée de Chassagnes pourrait en prendre ombrage...

L'action de l'amusante comédie filmée, *Et ta Soeur* se situe à Paris. — Gérant d'un grand journal parisien, Bastien de Boccage ne se félicite guère d'en avoir un jour confié une rubrique à sa soeur Lucrèce. Celle-ci triomphe en médisant des personnalités les plus parisiennes, et Bastien passe son temps à essayer d'arranger les choses. Plus souvent il se fait « arranger ». Sa fille Francine s'éprend d'un étudiant, ce qui ne convient guè-

[*Lire la suite page 33*]

SOPHIE GRIMALDI, jeune espoir du cinéma français, tourne *Christine*.

PROPOS

MARLON BRANDO : Un acteur de cinéma doit être une espèce de champion, car on ne lui permet pas d'essayer différentes manières d'aborder un rôle. Il n'y a pas de place pour l'improvisation, ou alors les devis sont largement dépassés et ce peut être la ruine. Un acteur de cinéma ne peut sentir son personnage mûrir à l'intérieur comme il le ferait s'il incarnait ce personnage sur une scène. De bouche à oreille, je vais vous faire un aveu : quand la saison des grandes pluies a soudain arrêté le tournage au Japon de *Teahouse of the August Moon*, j'ai été ravi. Car le film a été suspendu pendant deux mois, et c'est ce délai qui nous a permis à tous de souffler, de regarder autour de nous, de sentir des choses, de connaître et de comprendre les personnages que nous devions incarner. S'il n'y avait pas eu ces deux mois de pluie, on n'aurait jamais trouvé mon interprétation aussi libre et, peut-être, le film eût-il été un échec total.

AUDREY HEPBURN : Je n'oublierai jamais mes débuts de comédienne et de figurante. Je n'oublierai pas que c'est Colette qui me fit la vedette de *Gigi* à Broadway et William Wyler qui me choisit pour *Roman Holiday*. C'était en novembre 1951. Et j'étais effrayée de me trouver pour la première fois sur une scène non comme danseuse mais comme comédienne. J'ignorais tout de la comédie. Aussi, je compris que je ne pouvais suivre que mon intuition tant que je n'en savais pas davantage. Je ne dirai pas que j'en sais davantage aujourd'hui… Car je joue toujours en obéissant à mon instinct : c'est lui qui me pousse, et c'est aussi lui que me retient.

GINA LOLLOBRIGIDA : Etre naturelle, voilà le plus important ! Faire les choses comme nous les sentons, et paraître telles que nous sommes, c'est la seule obligation. Tirer le maximum de ce que l'on a, voilà le premier échelon qui conduit au firmament. Je ne suis pas belle pour tout le monde, mais certains me trouvent belle. Peut-être, si je changeais, plairais-je à d'autres personnes, mais, de toute façon, je ne plairai jamais à tout le monde. Il m'arrive d'être fatiguée de moi-même, de rêver que je pourrais être une personne *réellement* belle, et puis, je me rends compte que je suis Gina, que je ne peux rien être d'autre, mais je dois en tirer le maximum.

MYRNA LOY : Le charme est une qualité fugace mais très sensible. Il implique une connaissance de soi et une assurance, même s'il a les apparences de la simplicité. Car vous pouvez être aimable, mais si vous êtes timide votre charme ne se dégagera pas. Pour

Ci-contre, et de haut en bas : "Faire les choses comme nous les sentons et paraître telle que nous sommes, c'est la seule obligation", dit GINA. — Selon MARLON BRANDO, "au cinéma, il n'y a pas de place pour l'improvisation".

D'ARTISTES

rester jeune, il n'y a qu'une formule : être intéressé par tout ce qui se passe, demeurer actif, participer à l'époque quel que soit son âge. Dès que vous cessez d'être intéressé par le présent, vous vieillissez. Le passé ne m'a jamais servi qu'à tirer quelques conclusions.

YUL BRYNNER : Il se moque volontiers de l'admiration qu'il suscite. Je ne suis pas un clown, assure-t-il, et je n'ai jamais essayé de l'être : je suis un acteur. On devrait considérer un scénario, écrire les dialogues comme ils s'imposent, et ensuite seulement demander à un acteur d'y entrer en épousant les mesures des personnages. Comment voulez-vous qu'il évolue et qu'il mûrisse, si on lui fait toujours jouer son propre personnage ? Gagner sa vie de façon honnête en faisant un travail qui plaît, voilà à quoi correspond pour moi la réussite. Et c'est ce que je souhaite à tous les hommes, car le travail occupe la plus grande partie de la vie.

JAMES STEWART : Il faut essayer de choisir parmi les films qu'on nous propose ceux qui devraient plaire à toute la famille, pas seulement aux adultes ou aux sophistiqués. Même quand il s'agit d'un western, je n'accepte que des scénarios comportant des caractères susceptibles d'être développés. Je pense toujours aux jeunes et à l'idée qu'ils se font de la vie. Les histoires de types qui ont des tas d'histoires, qui perdent, qui se trompent et qui abandonnent, ça n'est pas pour moi !

WILLIAM HOLDEN : La faculté de s'oublier, de se perdre dans quelqu'un d'autre, c'est pour moi le premier devoir d'un acteur. Dès qu'un nouveau rôle m'est proposé, je cherche autour de moi celui qui pourrait être le vrai personnage de l'histoire en question. J'étudie son aspect, ses manières ; j'essaie de pénétrer ses pensées et ses sentiments. Et, progressivement, je deviens ce personnage. Je plaide alors sa cause, car il y a dans chaque acteur un avocat qui sommeille.

DEBORAH KERR : Les agents de publicité ont leurs idées à eux. L'une d'elles est que les acteurs sont *indestructibles*. Jamais un buffle ne pourait leur faire de mal — et puis, s'il leur en faisait, quel excellent article il y aurait là ! Ainsi, votre agent s'approche de vous et vous dit gentiment : Cela vous ennuierait de vous rapprocher de ce buffle pour une photo ? Vous acceptez en songeant que vous ne vous rapprocherez pas tellement de l'animal ; mais quelqu'un vous a enlevée de terre et posée à cheval sur la bête ! ... Et c'est la même chose dans tous les pays du monde.

Ci-contre, et de haut en bas : WILLIAM HOLDEN : "la faculté de s'oublier, de se perdre dans quelqu'un d'autre, c'est pour moi le premier devoir d'un acteur". — "Je n'oublierai jamais que c'est Colette qui me fit la vedette de *Gigi*, sur le Broadway", affirme AUDREY HEPBURN.

Radio

CKAC demeure toujours le "Poste des Sportifs"

Plusieurs bulletins quotidiens pour les amateurs. Diffusion régulière du hockey et d'autres joutes sportives

Les fervents sportifs forment une partie imposante de l'auditoire radiophonique depuis quelques années surtout. Le sport, sous toutes ses formes, a des adeptes plus nombreux que jamais et ils se comptent par milliers d'un coin à l'autre du Québec.

Au premier poste français d'Amérique, CKAC, on a toujours consacré à cette catégorie spéciale d'auditeurs et d'auditrices, une large part afin de les servir rapidement et aussi complètement que possible.

L'équipe de CKAC

Plusieurs rédacteurs sportifs sont entendus régulièrement au poste des sportifs à Montréal. L'équipe régulière qu'on entend de façon habituelle et qui doit assurer le bon fonctionnement du service des sports de CKAC comprend les rédacteurs et reporters bien connus Yvon Blais et Roger Turcotte.

Yvon Blais assume la tâche de directeur des émissions sportives de CKAC et il compte en Roger Turcotte un assistant toujours aux aguets, chaque fois que de nouveaux développements surviennent sur la scène sportive.

Yvon Blais

Il n'est plus besoin de présenter aux lecteurs du *Film* ou aux radiophiles, le chroniqueur Yvon Blais. Ce dernier fait partie du personnel de CKAC depuis plus de 13 ans et durant les sept premières années de ce stage, on l'entendit régulièrement au micro du poste de *La Presse* comme annonceur régulier. Il en faudrait des pages pour énumérer tous les programmes à succès auxquels Yvon Blais a participé durant ces années avec l'équipe des « speakers » de CKAC.

Depuis 1953 cependant, il a pris la direction du département sportif du poste et à ce titre il a contribué largement à l'expansion du sport à la radio chez-nous. On l'entend régulièrement aux nouvelles sportives du ma-

[*Lire la suite page 33*]

ROGER TURCOTTE assume les fonctions d'assistant rédacteur et commentateur sportif au Poste CKAC.

Le service des sports à CKAC a pour directeur le chroniqueur et commentateur bien connu YVON BLAIS.

Télévision

Courts Métrages

Le cinéaste de la série intitulée *Temps Présent* ne doit pas songer à faire ceci ou cela, selon ses préférences. Il se rend simplement sur les lieux et y enregistre d'un oeil objectif le spectacle qu'il a sous les yeux : défilé, procession, cérémonie religieuse, etc.

Sous le titre général *Temps présent*, l'Office national du Film a tourné une série de vingt-six courts métrages d'une demi-heure chacun qui sont présentés au poste français de télévision de Radio-Canada le dimanche, à 7 heures du soir.

Cette série peut se répartir en trois catégories. Les films de la première catégorie, bien que réalisés selon des formules diverses, n'ont qu'un seul et même but, faire voir. Faire voir ce qui est généralement inaccessible à l'homme, par exemple : le nouvel état de Ghana ou l'archipel de la Reine Elisabeth. Faire voir d'un oeil neuf, avec toutes les surprises qu'apporte la caméra, des spectacles auxquels on est si habitué qu'en réalité on ne les voit plus : le défilé de la Saint-Jean-Baptiste, les manifestations religieuses à l'Oratoire St-Joseph, les préparatifs de la Noël dans une grande ville comme Montréal.

Les films de la deuxième catégorie forment une sous-série qu'on pourrait intituler *Profils*. Ces documentaires s'efforcent de cerner la personnalité de quelques-uns de ces hommes et de ces femmes dont l'activité créatrice a fortement marqué non seulement le milieu dans lequel ils ont vécu, mais parfois même notre vie nationale. Dans certains cas, il faut aussi retrouver les lieux géographiques où ces gens ont passé leur vie. Entrent dans cette catégorie d'êtres privilégiés, aussi bien les romanciers, les poètes, les peintres que les industriels, les savants et les éducateurs. Aussi, un film de cette série est consacré au peintre John Lyman, artiste qui a exercé une influence considérable sur la peinture canadienne ; un autre documentaire de ce genre présente la sympathique romancière du *Survenant*, du *Chenal du Moine*, de *Marie-Didace*, madame Germaine Guèvremont. Parmi les comédiens qui ont eu une carrière remarquable à une époque difficile du théâtre, il y a Fred Barry, à qui on sonsacre un film de la sous-série *Profils*.

Enfin, dans les films de la troisième catégorie, l'ONF étudie en profondeur des problèmes contemporains en les situant dans les grands courants de l'histoire. Par exemple, sous le titre de *Le Monde de la Femme*, on analyse la condition de la femme au vingtième siècle.

Plusieurs des films de la série *Temps présent* ont été faits selon des procédés cinématographiques tout à fait nouveaux qui ont donné des résultats surprenants. Ainsi, comment exprimer sur film, sans la trahir, la personnalité d'un John Lyman ? L'interview est évidemment une des solutions. Le cinéma apporte à une entreprise de ce genre la possibilité de beaucoup enregistrer pour ensuite choisir le meilleur. Il permet de réunir en un tout des éléments disparates, d'établir par le montage des rapports révélateurs. Quant aux méthodes d'illustration, elles varient dans chaque cas. Un peintre se livre souvent dans ses oeuvres : il faut donc reconstituer les milieux intellectuels, géographiques, ou simplement humains qu'il habite.

D'autre part, comment garantir l'authenticité et la nouveauté d'un reportage sur un lieu aussi bien connu que l'Oratoire Saint-Joseph ? Dans un tel cas, le cinéaste doit adopter une attitude de dépouillement, il ne doit pas songer à faire ceci ou cela, mais simplement se rendre sur les lieux et y enregistrer d'un oeil objectif les faits et gestes qu'il y trouve dans toute leur beauté, leur variété et leur vérité. Le montage de la pellicule révèle souvent des images d'une splendeur et d'une authenticité frappantes. Il s'agit de savoir regarder les choses et les êtres, d'aller à la rencontre de la poésie ou des instants chargés de sens dans un événement. C'est la méthode que l'ONF a adoptée nommément pour ses films sur l'Oratoire et le défilé de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal. Ce style exige très peu de paroles, car les images ont en général une singulière éloquence.

Nouvelles et anecdotes

Connaisseur

Vincent Price est un connaisseur reconnu en matière d'art. Il a même fait une série de conférences sur la peinture. A cette occasion, il a donné quelques avis aux amateurs de tableaux : Acheter un tableau dont le peintre est assez connu pour qu'il soit facile d'en établir l'authenticité ; choisir un sujet qui vous plaît réellement et dont on ne se lassera pas ; ne pas s'endetter en acquérant un tableau : on le prendrait vite en grippe.

Un curieux début

Mervyn LeRoy, qui est réalisateur à Hollywood depuis 29 ans, aime à se rappeler ses débuts comme acteur. Il avait alors le rôle d'un soldat durant la guerre civile américaine. Du haut d'un arbre, il devait prévenir de l'arrivée des troupes ennemies, mais dans son émotion, il tomba de l'arbre en criant, ce qui lui valut les applaudissements du public et une augmentation de trois à cinq dollars par semaine... à condition de répéter chaque soir son exploit.

Scène d'horreur

Mildred Dunnock a débuté à l'écran comme maîtresse d'école dans *The Corn is Green*, et récemment elle a tenu un rôle semblable dans *Peyton Place*. Mais le grand succès de sa carrière a été la scène qu'elle a jouée avec Richard Widmark dans *Kiss of Death*. Mildred jouait le rôle d'une infirme attachée à une chaise roulante que Richard Widmark lançait dans le vide. Au tournage, il a fallu reprendre cette séquence et les deux acteurs étaient aussi terrifiés l'un que l'autre.

La brune DOROTHY MALONE vient de se transformer en sirène blonde.

Polyglotte

Quand elle le veut Sophia Loren parle l'anglais mieux qu'une Anglaise. Elle a en plus, un talent particulier pour attraper sans cesse de nouveaux mots, des expressions colorées qu'elle utilise sans tarder.

Les ans passent

Marlene Dietrich disait à un photographe de Paris que les portraits qu'il avait faits d'elle autrefois étaient sensiblement meilleurs que les derniers : — J'avais dix ans de moins, dit modestement le photographe.

Philosophie enfantine

Fernandel, alors qu'il jouait Don Camillo, fut surpris en costume de prêtre par une fillette qui lui demanda sa bénédiction :

— Mais, fit-il, je ne suis pas prêtre, ma chérie.

— Alors, bénissez ma poupée ! fit l'enfant.

Projet d'avenir

Maurice Chevalier eut, jadis, l'ambition de devenir acrobate, mais après plusieurs accidents assez sérieux, il dut renoncer à réaliser cette ambition et se destiner à la scène. Son premier grand succès fut lorsque Mistinguettte le choisit comme partenaire. Depuis, il a paru à l'écran dans de nombreuses comédies musicales, mais préfère toujours jouer devant un auditoire « en vie ».

Réalité

Ces chers petits, les jeunes héros de roman qui ont inspiré le réalisateur Robert Vernay sont, en réalité, les propres beaux-enfants de l'auteur du roman, Randal Lemoine, qui avaient relaté leurs aventures dans un livre à succès paru il y a quelques années en France. Ces deux jeunes héros, dits « le Patachou » et « l'haricot », ont, il est vrai, pris dix ans d'âge depuis la publication et il y a beau temps qu'ils ne font plus les quatre-cents coups. L'un d'eux, qui a maintenant dix-neuf ans, commence une carrière cinématographique. Et son premier film ? ... *Ces chers petits*. Il y est assistant-réalisateur de Robert Vernay.

Du cirque à l'écran

Dans le film *Et ta Soeur* que réalise Maurice Delboz, Annie Fratellini, accorte soubrette a dû apprendre à ouvrir toutes les portes avec le menton. Son rôle exige en effet qu'elle ait toujours les bras chargés d'assiettes et de plats. Annie Fratellini n'est pas embarrassée pour si peu. Elle a été à bonne école. Enfant de la balle, fille du célèbre clown Albert Fratellini, elle a appris à tout faire, ainsi qu'on l'exige des gens du voyage.

Les jeunes espoirs de Hollywood

Ci-dessus, PATRICIA OWENS que l'on a vue dans *The Law and Jack Wade*. — Ci-dessous, YVONNE LIME a débuté dans *The Rainmaker*.

Ci-dessus, CLAIRE KELLY, partenaire d'ALAN LADD dans *The Badlanders*. — Ci-dessous, JEAN SEBERG, vedette de *Bonjour Tristesse*.

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

Attente récompensée

Enfin ! s'exclame Patricia Medina qui, après deux ans d'attente vient d'être choisie pour son premier film à M.-G.-M., pour interpréter un rôle attrayant dans *Count Your Blessings*. C'est une comédie qu'elle fera avec Deborah Kerr, Rossano Brazzi et Maurice Chevalier. Son dernier film en Angleterre fut *Mission Accomplished*.

Appât refusé

Alex Guinness, en route pour Mexico où aura lieu une première de son récent film *Horse's Mouth* fut l'hôte de la presse à l'hôtel Beverly Hills. Guinness annonce l'offre alléchante du Mexique pour une série de programmes télévisés, bien à lui, avec carte blanche et un salaire lui offrant « une sécurité financière pour le reste de mes jours ». Mais il se rappela les jours et les mois pendant lesquels il attendit vainement l'opportunité de devenir acteur, et se demanda : « Est-ce bien ce vers quoi j'ai tant désiré m'orienter ? » Guinness refusa l'offre...

Pièce de résistance

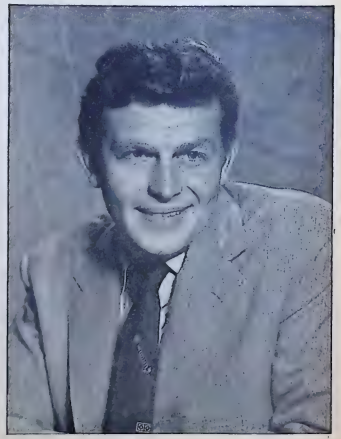
Deborah Kerr vient de recevoir un trophée comme étant l'actrice la plus distinguée de l'année. Cette artiste qui, sans tapage, a fait sa trouée vers la popularité dit que l'un des défauts que les hommes reprochent à certaines jeunes femmes c'est de se trop maquiller. « Moins on use de fard, et plus on se rajeunit », fait-elle. Un réel ennemi de la femme, c'est le manque d'exercice. On s'astreint à des diètes qui rendent moroses et malades, pendant que l'on oublie que des exercices quotidiens (10 minutes) mimant la natation ou la danse, aident toutes les parties du corps. Mieux vaut paraître bien portante, sans excès de graisse, que d'attirer la pitié, suggère-t-elle.

Sens de l'humour

David Niven qui n'en est pas à sa première sortie, vient de décider que la femme, en général, est moins douée du sens de l'humour que l'homme, et que, moins naturellement gaie, elle n'est pas, somme lui, apte à goûter aussi bien la

KATHY CROSBY vient de débuter à l'écran dans *The Night of The Quarter Moon*.

ANDY GRIFFITH a l'intention de se faire raser la chevelure à la Yul Brynner.



comédie, non plus que d'y exceller. Les foudres n'ont pas manqué de tomber aux pieds de ce Don Juan d'Outre-Manche. En fin de compte, voici quelques raisons qu'il croit devoir invoquer, en guise d'excuses : « Pour être bon comédien, il faut être prêt à recevoir toutes sortes de gifles et de taloches que notre respect pour l'autre moitié de l'humanité refuse d'accepter. La femme est tendresse, romance, féminité ; nous ne la voudrions pas autrement. Quant aux auditoires féminins, si vous croyez qu'elles peuvent déployer leur hilarité au même point que les auditoires masculins, vous vous trompez. Voici qui vous convaincra d'ailleurs : « Jamais vous n'entendrez la femme rire aussi fort que l'homme ou que l'enfant, d'une même comédie. Oh ! elle s'amuse bien, il faut lui concéder cela, mais il faut admettre que les femmes sont forcément limitées par leur costume et ne peuvent sûrement pas s'adonner à des expressions d'hilarité telles que les grosses tapes sur les genoux, les roulements dans les allées, les fermes coups de coude au flanc du partenaire de droite ou de gauche... "Man, that's laughing !..." »

Après vingt ans

Le « Club Marquers » d'Hollywood vient de rendre un tribut de reconnaissance à Judy Garland, "Miss Show Business". Elle célèbre ses vingt ans de vie cinématographique. En dépit de toutes ses tribulations privées — et parfois publiques —, Judy a toujours été un gentil troupier. Enfant, elle était déjà étoile. Elle fut la protégée de Louis B. Mayer. Ses films ont remonté le budget de la M.-G.-M. de $30,000-000. "You Made Me Love You", dans *Broadway Melody* la plaça au faîte dès 1938, position affermie l'année suivante par *The Wizard of Oz* dans lequel elle chanta son grand succès : "Over the Rainbow". Elle y cueillit ses premières palmes académiques. Puis ce fut "The Boy Next Door", "The Trolly Song", etc. Puis vint la séparation d'avec M.-G.-M. En 1951, elle connut son grand triomphe au Palladium de Londres, et au Palace de New-York. En 1954, elle gagnait une nomination pour l'« Oscar » dans *A Star is Born*. Le mois dernier, elle revécut une semaine de vivats à Chicago où elle chanta à l'Orchestra Hall. Elle vient de remporter un triomphe monstre à Las Vegas. Souhaitons-lui beaucoup d'autres applaudissements.

Modération

« Nous nous efforçons à ne pas nous laisser entraîner vers les extrêmes », me dit Jean Louis, de Columbia, « lorsqu'il s'agit des garde-robes de nos actrices. Entre la robe de l'an dernier où la taille se trouvait parfois au genou, et la robe empire où elle est maintenant remontée sous le buste, se trouve un juste milieu que nous, de la haute couture de l'écran, choisissons pour les modèles que nous dessinons et qui devront être portés à date pendant la prochaine décade. Celles qui doivent s'habiller selon un budget défini devraient en agir ainsi, choisir le juste milieu »... "that's the question"....

Honorée

Pour reconnaître la renommée internationale de Maria Schell, le corps consulaire de Los Angeles a voulu l'honorer d'un lunch spécial après son film *The Hanging Tree*. Originaire de Suisse, cette talentueuse actrice fut étoile dans des pièces filmées en Allemagne, France, Italie, et Angleterre.

GWEN VERDON et TAB HUNTER, vedettes du nouveau film : *What Lola Wants*. — Ci-dessous : DAVID NIVEN a décidé que la femme a, moins que l'homme, le sens de l'humour.

Maria nous dit que, dans sa vie privée, elle oublie qu'elle est étoile de cinéma et redevient simplement la femme de Horst Harchler, directeur allemand, « qui est le "boss" » à notre maison. » Elle l'a voulue aussi semblable que possible (dans les détails d'architecture et son mobilier) au home qu'elle occupait à Munich.

Teenagers

A dix-neuf ans, Luana Patten a décidé qu'elle désire demeurer dans la catégorie des "teenagers". « Tout d'abord, on m'a maintes fois affirmé que ce sont les 12-20 ans qui remplissent le plus les salles de spectacles, et qui lisent les magazines de cinéma. J'ai bien l'intention de stationner aussi longtemps que possible dans un milieu où je me sens aussi à l'aise. Les jeunes ont besoin de beaux exemples. Je désire pouvoir contribuer à leur servir « d'excelsior » dans mes interprétations. Je ne veux pas accepter de tourner des films qui pourraient en aucune manière leur nuire. Je voudrais que tous les directeurs comprissent ce besoin d'aider la jeunesse, en ce moment où toutes les nations jettent un cri d'alarme devant la délinquence juvénile montante ».

Panacée

Si tous les spectateurs chauves, s'inspirant d'Andy Griffith, choisissent de s'appliquer du jus d'oignon sur le caboulot, le prix de ce légume pourrait bien connaître une hausse. Rasé à la Yul Brynner, Andy ne peut cependant s'empêcher de déclarer que rien n'embellit mieux une femme qu'une coiffure non seulement jolie, mais soignée...

Se comprendre... tout est là

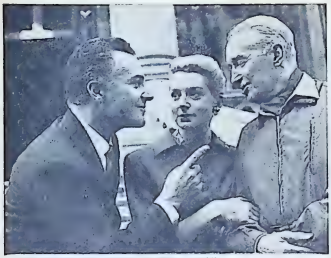
Andra Martin, que l'on voit dans *Up Periscope* avec James Garner, s'aperçoit fort heureusement que son expérience de fermière lui vient en aide lors des apparitions qu'elle fait dans les villages et petites villes du "middle west". Je puis leur parler comme une fille de la campagne et non seulement comme une actrice, ce qui aide à vendre le film. Ce qui aide aussi souvent à « acheter la confiance et l'amitié ». Je suis née moi-même sur une ferme, près de Rockford, dans l'Illinois. Je sais ce que ces gens désirent, ce qu'ils font. Nous nous comprenons parfaitement ».

Silver threads...

Dans *"Home Before Dark"*, Jean Simmons interprète un rôle difficile. Celui d'une jeune femme qui, une fois hospitalisée pour une dépression mentale, essaie de reprendre pied normalement dans la société. Dans la majeure partie du film ses cheveux sont gris. Elle nous dit : « Mes cheveux gris, pas plus que les rides et le rôle qui me vieillit ne sont parvenus à me déprimer. Cela me permet, de même qu'à mon mari, de me voir un peu telle que je paraîtrai dans une vingtaine d'années. Je trouve cela merveilleux. Et puis, je voudrais que ce film aide la société à comprendre que la dépression mentale est une fatigue, une maladie comme une autre, dont l'on guérit, et à laquelle sont sujets les deux cinquièmes au moins de la population actuelle, d'après les statistiques ».

JEAN SIMMONS, partenaire de Gregory Peck dans le western, *The Big Country*. — VERA MILES que l'on verra bientôt, aux côtés de James Stewart, dans *The F. B. I. Story*.

Sur les écrans français et américains



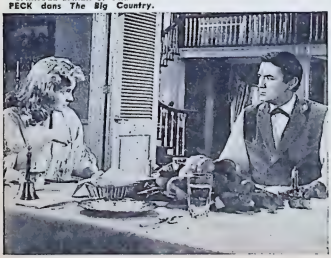
ROSSANO BRAZZI, DEBORAH KERR et MAURICE CHEVALIER tournent *The Blessing*.

BRADFORD DILLMAN et FRANCE NUYEN que l'on verra dans *In Love and War*.

JEAN GABIN et JEAN DESSAILLY dans une scène du drame, *les Grandes Familles*.

HENRI VIDAL et RENEE COSIMA, vedettes du film d'aventures, *les Naufrageurs*.

CARROLL BAKER et GREGORY PECK dans *The Big Country*.



SHEREE NORTH et CHRISTINE CARERE, les deux rivales de *Mardi Gras*.

Notre roman d'amour complet

SON MEILLEUR AMOUR

par ANNIE-PIERRE HOT

En cette matinée du 12 juillet, vers dix heures et demie, Mme Perret, concierge d'un immeuble moderne de la rue Raynouard, achevait son ménage quotidien dans le grand hall d'entrée, quand un cabriolet gris souris, s'arrêtant à la porte, un homme de trente à trente-deux ans en sortit et, en hâte, pénétra dans la maison.

— Bonjour, madame Perret ! jeta-t-il l'air joyeux... beau temps aujourd'hui, mais une fichue chaleur !

Sans répondre à cette remarque de son locataire, la brave femme à sa vue s'écria :

— Ah ! c'est vous, monsieur Baudry ! Madame va être joliment contente. On vous a prévenu ?

Le jeune homme, prêt à monter dans l'ascenseur, se retourna et son visage trahit aussitôt l'inquiétude.

— Prévenu de quoi ? le petit va plus mal ?

— Je ne pense pas ; mais Madame vous a téléphoné, paraît-il, il y a une demie-heure pour vous prier de rentrer ; et vous n'étiez pas là.

— Je vais voir, vous m'inquiétez.

Dédaignant le *lift*, Gérard Baudry grimpa quatre à quatre les deux étages conduisant à l'appartement que, depuis quatre ans, il occupait avec sa femme, Gisèle et leur fils Daniel, charmant bambin de deux ans et demi.

L'enfant avait une forte rougeole ; et, aux premiers mots de la concierge, Gérard craignit tout d'abord une rechute. Rassuré de ce côté-là, il se demandait pourquoi sa femme le réclamait de façon si urgente, et il se réjouissait d'avoir omis d'emporter certains papiers, oubli qui l'avait incité à rentrer.

Il se dirigea tout droit vers la chambre de l'enfant, où il savait trouver sa femme. Celle-ci se tenait en effet au chevet du petit malade.

— Ah ! enfin, c'est toi ! dit-elle en apercevant son mari. Je craignais de ne pouvoir te joindre.

Elle s'était levée et s'avançait au-devant de Gérard qui lui sourisait tendrement.

Gisèle Baudry était une petite femme fluette, au visage presque enfantin et fort jolie. Un charmant bibelot, précieux et fragile. Gérard l'adorait. Quand elle se fut blottie contre sa poitrine, il posa sur son visage anxieux quelques baisers épars et demanda :

— Que se passe-t-il ? Bébé n'est pas plus souffrant ?

— Non, bien que le docteur qui sort d'ici recommande les plus grandes précautions. Ce n'est pas pour cela que je voulais te joindre au téléphone. Le comte de Bernemont a télégraphié et te réclame à cor et à cri. Il voudrait que tu ailles à Chartres dès ce soir. C'est au sujet de la restauration du donjon. Ses enfants sont au château en ce moment, et il désirerait que son fils en discutât avec toi. Il t'attend pour dîner. Naturellement, avec son amabilité coutumière, il m'a invitée aussi. Tu voudras bien m'excuser... Du reste, voici le télégramme. Là... sur la cheminée.

L'idée de quitter son foyer, ne fût-ce que pour une nuit, parut déplaire à Gérard. Cependant, il ne voulait pas manquer cette importante affaire. En dépit de son âge, le jeune architecte possédait une certaine notoriété. Il avait déjà fait quelques travaux pour le compte de M. de Bernemont, au château des Combes, sur la route de Maintenon, et la restauration du donjon ainsi que son aménagement intérieur étaient prévus de longue date. C'était pour Gérard Baudry un travail délicat, en même temps que lucratif et il ne pouvait l'abandonner pour une raison familiale.

Cependant, il s'expliquait mal cette sorte d'appréhension qu'il ressentait à quitter sa femme. Et cela lui semblait d'autant plus ridicule que ces absences étaient fréquentes. Peut-être fallait-il attribuer ce malaise à la maladie du petit Dany qui, sous la menace du danger, les avait rapprochés davantage encore. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait dissimuler son ennui de cette séparation passagère. Il dévisageait ardemment sa femme, et son trouble intérieur se trahissait dans son regard. Gisèle s'en aperçut.

— Pourquoi es-tu triste tout d'un coup ? C'est ce voyage qui t'ennuie ?

— Oui, je l'avoue : il me coûte énormément.

— Pourtant, tu attendais ce travail avec tant d'impatience !

— Ce n'est pas lui qui me contrarie, bien au contraire ; mais je suis navré de vous quitter, toi et bébé, alors que celui-ci est loin d'être guéri.

Tenant toujours sa femme serrée contre lui, Gérard s'approcha du lit où sommeillait le petit Daniel. C'était un amour d'enfant, blond comme sa mère, et frisé comme elle. Son visage portait encore les traces du mal ; les traits étaient tirés. Il venait en effet de subir l'assaut d'une très sérieuse rougeole qui, pendant plusieurs jours, avait laissé craindre une complication de broncho-pneumonie. A cette heure, tout danger semblait écarté. Le docteur l'affirmait, encore que la moindre imprudence pouvait occasionner des suites fâcheuses.

— Tu partiras à quelle heure ? s'informa Gisèle.

— Après déjeuner. J'en profiterai pour passer à Etampes donner un coup d'oeil au chantier... tu sais, la maison que je construis pour notre ami Genest. Je devais y aller ces jours-ci ; je ferai ainsi d'une pierre deux coups.

— Tu rentreras demain, n'est-ce pas ?

— J'essaierai de rentrer cette nuit ; mais je doute fort qu'on me laisse partir. Le comte est un vieux mécréant qui a l'accueil laïc et obligatoire. Aussi bien, il vaut mieux prier ta mère de venir coucher ici ce soir. Je serai plus tranquille. Sur ce, je file à un rendez-vous que j'ai pris à Auteuil, et je serai de retour à midi et demi. C'est tout à fait par hasard que je suis repassé par la maison. J'avais oublié ici un devis pour ce rendez-vous et, de ce fait, je ne suis même pas allé à mon bureau.

— Je tenais à te prévenir, car je pensais que tu aurais peut-être des dispositions à prendre avant d'aller à Chartres.

— Tu es un amour. A tout hasard, fais-moi préparer mon nécessaire de nuit.

Après quelques rapides caresses, Gérard retourna à ses occupations...

Il était à peine deux heures quand il remonta dans sa voiture pour se rendre au château des Combres. Il partait à contre-coeur, ne parvenait pas à se libérer de son appréhension tenace. Plusieurs fois déjà il avait fait ce voyage et connaissait tous les habitants de la vieille demeure seigneuriale. Ils étaient fort peu nombreux, du reste. En plus du comte et de sa femme, tous deux quinquagénaires et restés très « vieille France », il n'y avait que leurs neveux et pupilles, deux jeunes gens de dix-huit et vingt ans, très « nouvelles couches », mais néanmoins charmants. Les enfants des châtelains étaient mariés. L'aîné, Jacques, était officier de marine et père de deux enfants : la cadette, Ghislaine, avait épousé deux années plus tôt un officier de chasseurs et habitait Chambéry. Ils venaient au château par intermittence, selon le caprice des congés. Aussi la présence annoncée de l'officier de marine ne surprenait nullement Gérard.

Néanmoins, durant tout l'après-midi, il y pensa. Il n'arriva aux Combes qu'à six heures passées, ayant fait à Etampes le détour prévu.

Quand, après avoir suivi la longue avenue de hêtres séculaires, il déboucha dans la cour d'honneur, il remarqua que plusieurs voitures y stationnaient. Sans nul doute il y avait des visiteurs. Contrarié, car il était en tenue de voyage et, partant, pas présentable, il contourna le corps de logis, et s'en fut garer sa voiture du côté des communs. Là, il rencontra un palefrenier près duquel il se renseigna, et il apprit ainsi que la comtesse donnait une réception intime en l'honneur de son fils Jacques, arrivé depuis deux jours seulement, mais que tous les invités se retireraient à l'heure du dîner.

Indécis s'il devait oui ou non se faire annoncer, Gérard se décida pour la négative et s'achemina vers le parc, afin de jeter de l'extérieur un coup d'oeil à la tour en ruines qu'il devait restaurer. Il se ferait ainsi une idée approximative de l'importance du travail à effectuer, et pourrait en discuter plus aisément avec le comte et son fils.

Le château des Combes était un fort bel échantillon des constructions fortifiées, édifiées pour la plupart sur les rives de la Loire, au temps des Valois. Le donjon en était la partie la plus ancienne et remontait à Philippe VI dit le Hardi. La famille des Bernemont habitait depuis plusieurs générations la vieille demeure, dont toute la partie maîtresse avait été constamment entretenue en parfait état. Seule la vieille tour menaçait de s'effondrer.

Gérard qui, six mois plus tôt, avait

MICHELE MORGAN et FELIX MARTEN, un jeune débutant à l'écran, dans une scène de *Maxime*. Charles Boyer fait aussi partie de la distribution.

restauré, en respectant religieusement le style, la chapelle et une impressionnante barbacane, dont les propriétaires avaient fait un fumoir, se réjouissait de s'attaquer au donjon dont, en spécialiste, il appréciait la pureté architecturale.

Arrivé sur les lieux de son expertise, il s'adossa à un arbre, prit son bloc-notes et commença à prendre quelques rapides croquis. Il se trouvait tout à fait à l'opposé des locaux habités du château, et le plus grand calme régnait. Il demeura là un long moment, examinant la bâtisse sous tous ses angles, la contournant, puis revenant à son poste d'observation et annotant ses impressions.

Soudain, le bruit caractéristique d'un galop de chevaux se fit entendre, venant du fond du parc. Gérard se rengea pour laisser passer les cavaliers, mais pas assez promptement cependant, car il entendit un distinct :

— Bonjour, Monsieur Baudry !

Le jeune architecte se détourna et vit s'avancer vers lui trois cavaliers, maintenant au pas de leurs montures. C'étaient les deux neveux du comte, Maurice et Pierre de Numières, accompagnant une jeune amazone que, de loin, il ne parvenait pas à identifier. Mais, dès que les chevaux se furent arrêtés à sa hauteur, Gérard devint livide. Cette femme, cette très jolie femme, n'était autre que Madeleine Salebert, celle pour qui jadis il avait voulu se tuer, à la nouvelle de son mariage avec Philippe de Marey.

Et, à cette minute, il s'expliqua, par un phénomène prémonitoire, le trouble qui l'avait agité à la seule idée de quitter sa Gisèle, pour venir au château des Combes.

Cependant, toutes ces réflexions lui étaient venues à l'esprit en l'espace d'une seconde, et Maurice de Numières, loin de se douter de son émotion, lui tendait la main en riant. Après quoi, se retournant vers la jeune femme, il dit :

— Madame, permettez-moi de vous présenter l'homme le plus « sympa » que je connaisse, M. Gérard Baudry, architecte de grand avenir.

Madeleine, elle non plus, n'avait point besoin d'une présentation aussi protocolaire pour identifier son ancien flirt ; et ce fut comme en sourdine qu'elle entendit Maurice la nommer à son tour :

— Madame de Marey.

Les regards de Gérard et de la jeune femme s'étaient accrochés et, dans cette communion rapide, tout le passé se réveilla pour eux. Néanmoins, le jeune artiste s'inclinait respectueusement, s'efforçant à paraître calme. Ils n'échangèrent aucune poignée de main et, ni Maurice, ni son frère Pierre, ne purent se douter que Gérard et Madeleine se connaissaient.

— Vous restez à dîner, je pense ? demanda Pierre, s'adressant à l'architecte.

— Peut-être, car je n'ai pas encore pu joindre votre oncle. J'hésitais à me faire annoncer, car il y a du monde...

— Bah ! des raseurs, avec un grand *R* ! ironisa Maurice. C'est pourquoi nous avons filé. Je vais le prévenir que vous êtes là. A tout à l'heure.

De nouveau, Gérard s'inclina devant Madeleine de Marey et ne se redressa que lorsqu'il entendit le bruit des chevaux qui s'éloignaient. S'adossant à son arbre, il essaya de faire rentrer un peu de calme dans le tumulte de son cœur. Madeleine ! Après huit ans, la revoir là ! Dîner sans doute avec elle ; près d'elle, peut-être ! Il jugea la chose intolérable. Il sentait sourdre en lui, avec toute sa violence, la passion d'autrefois, passion qui avait failli lui coûter la vie.

Gérard avait connu Madeleine Salebert d'une façon assez particulière. Au cours de son service imitaire, alors que jeune sous-lieutenant, il prenait part aux manoeuvres, le hasard d'un billet de logement l'avait fait recevoir chez elle, dans une petite bourgade de Bretagne, à quelques lieues du Mont St-Michel. Elle avait vingt ans ; lui vingt-quatre, l'âge de toutes les folies.

Invité à dîner par ses hôtes, Gérard fut tout de suite séduit par le charme et la beauté de cette jolie fille, si bien que le jour suivant, quand il reprit l'étape, il savait déjà que cette rencontre fortuite aurait des lendemains. En effet Madeleine, à laquelle le jeune officier ne déplaisait pas, lui avait dit être étudiante à Paris. Son père, avocat à la Cour, passait seulement les mois d'été en Bretagne, dans leur propriété familiale. Ravi, Gérard avait édifié des projets qui, dès l'automne se réaliseraient. Il fut invité chez la jeune fille, et un agréable flirt s'ébaucha, avec toutes ses embûches. Ce qui devait arriver arriva. L'agrément céda le pas à l'amour. Or, à mesure que ce sentiment se développait chez Gérard, il semblait décroître chez Madeleine. Aussi le jeune élève des Beaux-Arts résolut-il de mettre un terme à son angoisse et de la demander en mariage.

Le père Baudry, gros négociant en vins à Bordeaux, approuva ce projet. Fort de cet appui, Gérard se rendit un soir chez Madeleine Salebert, décidé à parler. Là, quelqu'un l'avait devancé, qui lui fut présenté comme étant M. Philippe de Marey, brillant officier de cavalerie. Or, au cours de la conversation, Mme Salebert, intentionnellement ou non, insinua le motif de sa présence. Il était, où allait être le fiancé de sa fille.

Gérard ne sut jamais comment il revint chez lui, après avoir écourté sa visite. Résolument, il s'efforça d'oublier ; mais ce fut en vain. Au lieu de s'émousser, avec le temps sa peine allait en s'aggravant ; et, un soir de cafard, tenaillé par le désespoir, il eut recours au suicide. Mais son heure n'était pas venue. Péniblement, il se rétablit alors qu'au fond de son coeur une blessure plus grave subsistait. Des mois, des années passèrent. Enfin, il crut trouver dans le mariage, sinon la guérison définitive, du moins le moyen de se sauver de lui-même. Et, depuis qu'il avait donné son nom à Gisèle Verney, il semblait avoir oublié cette aventure.

Le fait de se retrouver après huit années subitement en sa présence lui prouva qu'il n'en était rien.

Qu'allait-il en advenir ?

II

« Allô ! oui ; bonjour, chéri... Très bien ; bébé a parfaitement dormi... Moi ? moins bien. Je t'attendais presque... Oui, oui, je sais bien. Tu rentres ce soir, je pense ?... Demain seulement ! Oh ! c'est long... Oui, bien sûr ; ne suis-je pas toujours raisonnable ?... Bon ! demain matin... Non ? tu n'es pas certain ? Alors je ne compte pas sur toi pour déjeuner ; tu arriveras quand tu pourras... Téléphone encore ce soir, si tu peux. Je te donnerai d'autres nouvelles de Dany... Au revoir, chéri... Mais non, je ne suis pas contrariée ! un peu déçue, simplement. Je croyais à une absence d'un soir, et cela se prolonge deux jours. Tu comprends ?... Mais oui, mon grand ! moi aussi je t'embrasse ! Je t'embrasse même deux fois ! Une pour moi, à la petite place que tu aimes !... L'autre pour notre bambin. Au revoir !

Ayant reposé l'écouteur, Mme Baudry essuya une larme furtive, avant de rejoindre Mme Verney, sa mère, dans la chambre où reposait bébé Dany. Celle-ci n'avait jamais beaucoup sympathisé avec son gendre, tout en reconnaissant qu'il était le modèle des maris, faisant à sa fille une existence dorée, se montrant envers elle tendre et empressé ; de sorte que madame mère ne trouvait pas matière à exercer, ainsi qu'elle l'eût souhaité, son rôle de belle-maman autoritaire. Néanmoins, elle montait une garde farouche, ne désespérant point d'en trouver l'occasion.

Au demeurant, Mme Verney n'avait jamais désiré le mariage de sa fille. Elle était une de ces mères égoïstes qui ne voient le bonheur de leurs enfants qu'au travers de leur propre

tranquillité. Veuve, elle caressait l'espoir de garder sa fille près d'elle, et tout prétendant éventuel prenait à ses yeux figure d'intrus. Aussi bien ce n'était pas Gérard qu'elle détestait, mais l'homme qui lui avait pris Gisèle.

Celle-ci, consciente de l'état d'esprit de sa mère, faisait tous ses efforts pour arrondir les angles, soit en gardant un silence prudent, soit en évitant certains sujets de conversation subversifs ou prêtant à équivoque.

Quant à Gérard, il n'avait pour sa belle-mère qu'une indifférence sans rides. Cependant, il reconnaissait son dévouement pour Gisèle et Dany et c'était, poussé à cet état d'esprit, qu'il avait conseillé à sa femme de l'appeler près d'elle durant sa courte absence.

Dès que Gisèle, après le coup de téléphone de son mari, eut regagné la chambre du petit malade, sa mère, bien qu'elle ne l'eut point appelée, vint la rejoindre et tout de suite, curieuse, s'informa :

— C'est Gérard ?

— Oui, répondit laconiquement la jeune femme.

— Il rentre pour le déjeuner ?

— Non ! il ne compte revenir que demain dans la soirée.

— Tous les mêmes, les hommes ! Heureusement que nous sommes là, nous les mères.

Gisèle, redoutant une disgression fâcheuse, prit immédiatement position.

— Voyons, maman, Gérard est en voyage d'affaires et non pour son plaisir.

— Chartres n'est pas si loin de Paris qu'il ne puisse rentrer, alors que son fils est malade !

— Allons ! tu es injuste comme toujours quand il s'agit de ton gendre. Mais tu sais que cela ne m'impressionne nullement. Je l'aime... et il m'aime. Le reste ne compte pas.

Mme Verney eut un petit sourire pointu.

— Ah ! l'amour ! parlons-en !... Tu es bien comme toutes tes semblables ! Et tu t'imagines vraiment, ma petite, que les hommes raisonnent comme toi ?

— Comment : raisonnent comme moi ? Je suis sûre de Gérard, et je sais qu'il n'aimera que moi.

— Heureusement encore que tu ne dis pas qu'il n'a jamais aimé que toi ! parce que là, tu pourrais faire fausse route.

— Qu'en sais-tu ?

Mme Verney eut un geste vague, dont l'imprécision était plus perfide que la plus claire des affirmations.

— Ma pauvre maman, insista Gisèle, intriguée, avoue que tu ne m'as jamais pardonné mon mariage, et tu cherches tout ce qui pourrait m'éloigner de Gérard. Si tu n'étais pas ma mère, et aveuglée précisément par ton amour maternel, je ne te pardonnerais jamais cette sourde hostilité, qui n'est que de la déformation sentimentale. Mais je t'excuse. Tu ne te rends pas compte du mal que tu fais... ou que tu voudrais faire.

— N'empêche que si tu te donnais la peine d'interroger ceux qui ont connu ton mari autrefois, ils t'apprendraient qu'il a voulu se tuer... et pour une femme. Il s'est raté !... C'est peut-être tant mieux... ou tant pis !

Gisèle était livide.

— Qui t'a dit cela ?... Je veux savoir.

— Oh ! c'est tout à fait par hasard... au mois de mai dernier, pendant ma saison de Vichy... Jamais je n'avais voulu t'en parler...

— Et tu aurais mieux agi en prolongeant ton silence. La vie de Gérard avant nos fiançailles ne m'intéresse pas, et surtout ne m'appartient point.

Mais l'ivraie était semée. Gisèle plus troublée qu'elle n'eût voulu le paraître, quitta la chambre, sans avoir posé la question décisive. Nonobstant, elle devait, à dater de cette minute, et quoi qu'elle fit pour s'en libérer, porter en elle le plus effroyable tourment. Gérard avait voulu se tuer pour une femme ! Qui donc était cette femme, et pourquoi ne lui avait-il jamais parlé de cela ?

. . . . . .

Si Mme Baudry avait accompagné son mari au château des Combes, elle eût sans doute découvert la clef du

STEVE FOREST et **LILIAN MONTEVECCHI**, le jeune couple amoureux du film *The Living Idol*. On sait que **STEVE FOREST** est le frère de l'acteur **DANA ANDREWS**.

mystère. En tout cas, elle eût évité une catastrophe. Comme il le prévoyait, Gérard s'était trouvé le voisin de table de Mme de Marey et, après quelques instants de silence gêné, la conversation avait pris tout de suite une tournure significative.

—Quelle étrange chose que le hasard! dit à mi-voix Madeleine. Qui eût pu prévoir qu'il nous réunirait après huit années?

—Il serait, je crois, plus sage, observa Gérard, de ne pas évoquer le passé.

La jeune femme eut un sourire ambigu et se tut de nouveau.

Les convives étaient peu nombreux. En plus des châtelains, des jeunes neveux, de Madeleine et de Gérard, il n'y avait que Jacques de Bernemont et sa femme Clotilde, dont Mme de Marey était l'amie et vaguement cousine par son mari. C'est pour cette raison que celle-ci avait été conviée au château.

Le dîner s'acheva sans que l'architecte ait renoué la conversation dangereuse, prudemment interrompue.

La comtesse de Bernemont, sa voisine de gauche, ignorant ses relations passées avec Madeleine, fit l'éloge de Gisèle tout au long du repas. Tout était prétexte à parler d'elle, Gérard s'en trouvait très gêné, mais au fond fort heureux d'entendre la comtesse porter aux nues les vertus conjugales de l'absente, épouse et mère accomplie, et retenue au foyer par son devoir maternel.

A plusieurs reprises, l'architecte surprit le regard de Madeleine posé sur lui, et son trouble ne fit que grandir de cette manière d'inquisition. A tel point qu'en sortant de table il manifesta le désir de regagner Paris. Il avait eu, avant de passer à la salle à manger, une conversation d'affaires avec le comte et son fils et, bien qu'il restât encore certains points de détail à régler définitivement, il voulait partir, sentant le danger tout proche et, s'il demeurait, inévitable.

Mais le comte poussa les hauts cris, la comtesse en fit autant, de telle sorte que, faute de prétexte avouable, Gérard se vit contraint de rester.

Au cours de cette brève controverse, Mme de Marey ne souffla mot, jouant l'indifférence, et ce fut cette comédie qui le décida. Sensation paradoxale, en vérité. Sans doute eût-il dédaigné une femme qui, manifestement, aurait cherché à le reprendre, alors qu'au contraire cette apparente froideur fut le stimulant donnant l'assaut à son orgueil de mâle. Gérard eut le désir de vaincre, parce que Madeleine semblait inaccessible. Ce n'était d'ailleurs à ce moment chez lui qu'une sorte d'enjeu qui s'offrait à lui-même, ne songeant pas un instant au risque qu'il courait en jouant avec le feu, risque dont Gisèle ne saurait jamais rien. Mais à l'idée de passer la nuit sous le même toit que Mme de Marey, son sang fut en ébullition et, dans son esprit, sa décision fut prise.

Toute la veillée étant consacrée à l'inévitable bridge, il ne chercha point à la joindre; mais quand, vers minuit, chacun regagna son appartement, il s'inclina devant la jeune femme, baisa avec une insistance un peu trop appuyée la main qu'elle lui tendait, mais ne dit rien. Leurs regards cependant se montrèrent plus bavards; aussi, quand le château se fut endormi, à pas de loup, il gagna la chambre de Madeleine que le hasard complice avait placée juste en face de la sienne. En déshabillé de soie blanche, Mme de Marey était assise devant sa coiffeuse. Dans le miroir du petit meuble, elle aperçut Gérard comme il poussait la porte. Brusquement, elle se retourna.

—Vous, s'écria-t-elle d'une voix étouffée; c'est de la folie!

—Je sais.

Ils étaient maintenant debout face à face, se fixant ardemment. Au travers de la robe d'intérieur somptueuse et suggestive, Gérard devinait les formes parfaites, et, tout près des siennes, les lèvres gourmandes dont il avait tant de fois apprécié la saveur. Il constatait chez Madeleine le même trouble que celui qu'il ressentait. Il tendit les bras, attira contre lui le corps magnifique et frémissant, et leurs bouches s'unirent farouchement. Impérieux, le passé le reprit tout entier et, dans cette minute, il oublia tout ce qui n'était pas la femme qu'il étreignait, et dont le parfum inoublié le grisait à nouveau...

Gérard ne quitta la chambre qu'aux premières lueurs de l'aube; mais, dans ces quelques heures, toute sa vie paisible avait été bouleversée.

Madeleine, ayant fort adroitement ranimé en lui la flamme d'autrefois, s'était fait passer pour une victime,

A la boutique parisienne de Pierre Balmain, la charmante MYLENE DEMONGEOT a choisi un foulard de soie beige à pois blancs qu'elle portera avec un tailleur cognac.

sacrifiant son amour au devoir. Son père, prétendit-elle, ayant de grandes obligations envers la famille de Marey, l'avait en quelque sorte contrainte à cette union ; mais elle affirmait n'avoir jamais aimé que Gérard. A la nouvelle de sa tentation de suicide, elle aurait voulu lui écrire, se doutant du motif de cet acte de désespoir ; mais elle jugea prudent de renoncer à ce projet, craignant d'aggraver le mal. Libre aujourd'hui, elle avait à coeur de réparer le passé.

Tout ceci fut dit entre deux étreintes. Le moment était habilement choisi pour cette confession. Aussi, cette nuit-là, la pauvre Gisèle fut totalement oubliée.

Cependant, lorsqu'il fut seul et qu'il se retrouva en face de sa conscience, Gérard comprit et évalua les conséquences de sa conduite et il se méprisa. L'âme humaine était-elle donc si malléable qu'elle put en quelques heures s'égarer à ce point ! Tout le reste de la nuit, il réfléchit à la situation telle qu'elle se présentait. Ayant formellement promis à Madeleine de rester au château jusqu'au lendemain, dès dix heures, il téléphona à sa femme pour la prévenir. Et, pour la première fois, il lui mentit.

Quand il eut raccroché le récepteur et qu'il se fut mis en quelque sorte en face de son devoir par cette courte conversation, il passa par un terrible accès de remords et de dégoût de soi-même en songeant au chagrin de Gisèle, si jamais elle apprenait la vérité. Aussi, toute la journée essaya-t-il de fuir Madeleine. Il y réussit, car il se trouvait retenu dans le bureau du châtelain et ne put satisfaire à son désir de l'accompagner dans sa promenade.

Vers le soir, quelques instants avant le dîner, le comte lui dit à brûle-pourpoint :

— Je ne savais pas que vous connaissiez Madame de Marey.

Avant de répondre, Gérard chercha les yeux de son interlocuteur. Que savait-il au juste ?

— Je n'ai pas connu Mme de Marey, mais Mlle Salebert...

Le comte sembla rassuré et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente, Gérard ajouta :

— Et j'étais loin de m'attendre à la rencontrer ici.

— C'est une amie de ma belle-fille. Depuis la mort de M. de Marey lequel, vous le savez sans doute, s'est tué au Concours Hippique, les deux jeunes femmes sont très liées. Je crois que Clotilde projette de l'emmener à Toulon, où Jacques vient d'être tout récemment affecté.

Gérard ne répondit rien, et pour cause. Il savait, lui, que Madeleine caressait d'autres projets auxquels il n'était point étranger. Il se trouvait partagé entre deux sentiments. Celui de rompre, quoi qu'il lui en coûtât ; et, de ce fait, la perspective du voyage à Toulon faciliterait la chose ; ou se laisser emporter au gré de sa folle passion et accepter de revoir Madeleine à Paris, où, dans la discrète immensité de la grande cité, ils pourraient se rencontrer en toute quiétude. Sans doute ses indécisions se lisaient-elles sur son visage, car le comte lui dit :

— Vous semblez préoccupé. Je crois que nous abusons un peu de votre complaisance. J'oublie que votre petit Daniel est gravement souffrant.

Ce rappel de l'enfant qu'il chérissait, impressionna désagréablement Gérard ; et il eut sans doute influencé sa réponse et dicté sa décision si, dans le même instant, Madeleine n'était passée sur la terrasse, sous les fenêtres même du cabinet de travail.

— Je partirai demain matin, dit-il sachant qu'il avait encore la nuit en perspective. Je travaillerai un peu après le dîner, si vous le permettez.

L'heure de se mettre à table approchait. Ensemble ils regagnèrent le salon. Chemin faisant, le comte de Bernemont, revenant à son idée, passa son bras sous celui de l'architecte en disant :

— Vous ne sauriez croire, mon cher ami, combien ma femme et moi déplorons l'absence de Mme Baudry. J'espère que vous nous l'amènerez à votre prochaine visite ?

Ils étaient arrivés à la porte du grand salon. Gérard répondit par un oui de pure politesse, car il pensait le contraire. Jamais il ne voudrait conduire Gisèle dans ce château où son malheur et le sien étaient en train de se consommer.

III

Cinq mois plus tard. La veille de Noël. Comme toutes les mamans, Mme Baudry s'affaire aux préparatifs de la fête tant espérée par les tout-petits. Dans un coin du salon, un sapin est planté, et déjà de nombreux joujoux y sont accrochés. Plus loin, dans l'âtre, les petits souliers attendent.

Gisèle surveille l'horloge. Les aiguilles tournent trop lentement. Huit heures dix, et Gérard n'est pas rentré. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! Dans son inquiétude soudaine à l'idée d'un accident possible, la jeune femme vient se réfugier dans la chambre de son petit Daniel qui, depuis une heure, est endormi. Elle s'assied près du lit, prêtant l'oreille aux moindres bruits. Et les minutes passent, cruelles, aggravant son souci.

La pensée lui vient alors qu'elle n'était pas à la maison à midi quand Gérard est parti. Elle se trouvait au Bois avec Dany.

« — Sans doute a-t-il été appelé par téléphone pour quelque rendez-vous urgent », se dit-elle.

Voulant s'assurer s'il n'a pas laissé un mot, elle se lève, traverse le couloir et pénètre dans le studio où elle a l'habitude de passer toutes ses soirées pendant que son mari travaille, ou, plus exactement, où elle passait ses soirées ; car depuis quelque temps, les affaires de Gérard l'appelant souvent au dehors, il lui arrive de dîner seule et de veiller en solitaire.

Mais la célébrité croissante de l'architecte demandait quelques sacrifices et Gisèle s'était résignée, tout en regrettant en silence leurs premières années d'intimité.

Mesdames...

Voici un travail pour vous

JUS QU'À **$23** PAR SEMAINE

et GRATIS vos propres ROBES

Qui, c'est ainsi depuis plus de 30 ans aux É.-U., et MAINTENANT cette occasion est offerte aux Canadiennes qui désirent "faire" de l'argent pendant leur temps libre et gagner leurs propres robes sans dépenser.

EXPERIENCE PAS NÉCESSAIRE

Montrez simplement les adorables modèles Fashion Frocks si en vogue aux E.-U. Vos voisines, amies, parentes raffoleront de leur chic, de leurs splendides tissus et couleurs . . . et seront surprises de prix aussi modiques. Faites-nous parvenir leurs commandes, vous recevrez de généreuses commissions. Vous ne débourserez pas d'argent—le portefeuille de modèles vous est fourni gratis. Postez ce coupon.

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS LTD.
3425 Industrial Blvd., Dép. B-135 Montréal 12, P.Q.

COLLEZ SUR UNE CARTE—POSTEZ AUJOURD'HUI

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS LTD.
3425 Industrial Blvd., Dép. B-135-Montréal 12, P.Q.
Je suis intéressée. Veuillez m'envoyer tous renseignements.

Nom.....
Adresse.....
Cité..... Prov.....
Age..... Tailles de robes.....

Elle s'occupait beaucoup de son enfant, bien que Gérard eut exigé qu'elle prit une nurse, afin de pouvoir plus librement remplir ses obligations mondaines, corollaire de leur situation. Néanmoins, elle saisissait toutes les occasions d'avoir à elle seule Dany, qui devenait un charmant petit espiègle.

Elle voyait peu sa mère, dont l'hostilité pour son mari ne désarmait pas. Elle n'avait point oublié la phrase incisive de certain jour de juillet, et ce ne fut point sans beaucoup lutter qu'elle put éviter d'aborder ce sujet avec Gérard. Maintenant elle y songeait le moins possible, et seulement quand les absences prolongées de son mari la laissaient trop longtemps seule avec ses pensées.

Assise maintenant devant le bureau, Gisèle n'y trouva pas le mot qu'elle espérait, mais cependant s'attarda dans ce cadre qui lui plaisait. Elle prit sur une causeuse un livre acheté la veille et pas encore découpé. Elle chercha vainement sur la table de travail un coupe-papier, ouvrit un tiroir au hasard et sans plus de succès ; mais son regard fut attiré par un petit paquet d'où s'échappait une chaînette d'or. Sans hésiter et n'y attachant aucune importance, elle le déficela et découvrit un bracelet ancien en or massif, portant sur l'avers un lourd cabochon de même métal, orné de perles fines. Elle se dit que c'était là sans doute un cadeau que son mari lui destinait et elle s'en réjouit. L'ayant examiné plus attentivement, elle devint subitement très pâle. Dans l'axe du cabochon, sur le point opposé du bracelet, deux initiales étaient grvées : deux M. entrelacés.

Comment ce bijou se trouvait-il là, et à qui était-il destiné ? Craignant le retour de Gérard, Gisèle refit soigneusement le paquet, referma le tiroir et se retira chez elle, ne voulant à aucun prix être soupçonnée de curiosité méfiante. Nonobstant, elle demeurait troublée.

Or, pour accroître son émoi, Gérard ne rentra pas. Enfin, vers neuf heures moins le quart, il arriva l'air joyeux comme de coutume, et porteur de plusieurs paquets, les uns pour Gisèle, le reste pour Daniel. Le visage de Gisèle s'éclaira, car parmi les cadeaux qui lui étaient destinés, se trouvait aussi un bracelet ancien, mais différent de l'autre et, tout de suite, elle pensa que celui du tiroir devait être rendu. Elle n'y songeait plus quand, au milieu du repas, Gérard lui déclara d'une voix quelque peu gênée :

— Tu sais, chérie, qu'il va me falloir te quitter un instant. J'ai refusé de dîner avec Bordier, mais je n'ai pu m'en tirer qu'en lui promettant de le retrouver à onze heures chez Weber.

— Bordier ? fit Gisèle un peu froide. Qui est ce Bordier ?

— Un gros entrepreneur avec qui je travaille à Boulogne. C'est un client trop intéressant, pour que je le contrarie. Mais rassure-toi je serai de retour de bonne heure. Nous réveillonnerons ensemble.

Diplomate, Gérard souligna sa phrase d'un baiser bien conditionnel et se mit en devoir de raconter avec sa verve ordinaire, une histoire abracadabrante qui dérida complètement Gisèle. Ensemble ils allèrent voir Daniel endormi, et Gérard tint à mettre lui-même la dernière main à l'arbre de Noël.

— Ne pourrais-je t'accompagner chez Weber ? demanda timidement Gisèle, que la perspective de cette soirée solitaire chagrinait un peu.

— Tu n'y penses pas ! Nous allons parler chiffres, plans et devis et, si tu étais là, je ne pourrais abréger l'entretien à mon gré. Il faut être raisonnable, ma petite Gis. A minuit tapant, je te le promets, je serai là, tout comme le père Noël.

Gérard passa dans son bureau pour y prendre les papiers dont il aurait besoin et, après un dernier baiser, dégringola l'escalier.

Restée seule, Gisèle s'installa dans le salon. Elle avait apporté son livre, un bon roman de Pierre Benoît, et tenta de s'intéresser à l'histoire de Philippe Mestre et d'Armande Cajare,

Quand on est une jeune provinciale, professeur de lycée, et qu'on se met en tête de conduire une "deux chevaux", il vous arrive mille aventures . . . . C'est du moins le cas de SOPHIE DESMARETS dans *Madame et son Auto*.

mais sans y parvenir. Elle trouvait très étrange ce rendez-vous d'affaires à onze heures du soir, une veille de Noë. Et puis, il y avait le fameux bracelet aux initiales mystérieuses ! Prise de soupçon, elle retourna dans le bureau, ouvrit le tiroir, le bracelet n'y était plus.

Sur le moment, elle resta médusée, n'osant comprendre ; mais très vite, elle réalisa la fourberie de Gérard. Une colère froide s'empara d'elle. Le menton dans les paumes, elle réfléchit, et maintes choses inexpliquées prirent leur valeur exacte. Depuis quelques mois, Gérard n'était plus tout à fait le même. Certes il était toujours tendre, empressé même ; cependant cette tendresse et cet empressement apparaissaient factices et comme trop appuyés. Ses soirées passées au dehors trouvaient là leur prétexte : il y avait une femme dans sa vie, et c'était elle qu'il allait retrouver ce soir.

Gisèle était indignée. Elle revoyait son mari, un instant plus tôt, se complaire à l'arrangement de l'arbre de Noël, et elle ne pouvait croire encore à tant d'hypocrisie ! Un semblable oubli de ses devoirs lui parut tellement énorme qu'elle se refusait, malgré les apparences, à y ajouter foi. Les yeux pleins de larmes, Gisèle évoquait toutes ces douloureuses hypothèses, mais ne se laissait point abattre. Son enfant, leur enfant, les sauverait. Mais avant tout, il lui fallait savoir. Sans hésiter, elle passa dans sa chambre et s'habilla. Dehors il pleuvait, une de ces petites pluies fines qui vous pénètrent comme le poison de la jalousie ; mais peu lui importait, elle se sentait poussée par une force irrésistible. Elle voulait regarder le danger en face pour le mieux écarter, s'il en était temps encore.

Avant de partir, elle alla voir son fils, évitant de faire le moindre bruit pour ne pas donner l'éveil à la nurse qui dormait, toutes portes ouvertes, dans la chambre voisine. Elle effleura d'un baiser les fines bouclettes blondes, fit une prière mentale et quitta la pièce.

Quand elle fut dehors sous la pluie glaciale, elle eut une seconde hésitation. N'allait-elle pas faire une sottise ? Le bracelet disparu n'était peut-être qu'un modèle, destiné, comme elle l'avait pensé, à être restitué au bijoutier. Les soirs de réveillon, beaucoup de magasins restent ouverts. Mais, à cet instant, la phrase perfide de sa mère lui revint à l'esprit : « Gérard avait jadis voulu se tuer pour une femme ! » Si c'était cette femme, aimée jusqu'à vouloir mourir, qu'il était allé rejoindre au risque de détruire à jamais son foyer !

Gisèle héla un taxi et se fit conduire à la Madeleine.

. . . . . .

La malheureuse était bien près de la vérité. Depuis cinq mois, depuis leur rencontre au château des Combes, Gérard était l'amoureux de Madeleine de Marey. Celle-ci s'était installée boulevard de Courcelles, à deux pas du Parc Monceau, dans un petit appartement coquet, où chaque jour l'architecte lui rendait visite.

Il lui fallait fournir un gros effort pour redevenir chez lui le mari affectueux et attentionné, encore qu'il n'eut jamais cessé d'aimer sa femme. Une passion purement sensuelle qui le liait à cette femme n'était pas de même essence que l'amour très pur qu'il vouait à Gisèle, petit être fragile et sensible.

Déjà plusieurs fois, au cours de leurs étreintes, Madeleine avait insinué quel plaisir elle aurait à avoir l'homme aimé bien à elle, au lieu de glaner misérablement, de de-ci, de-là, quelques paŭvres heures difficilement dérobées. Gérard faisait la sourde oreille. Jamais il n'abandonntrait sa femme et son Daniel. Il souffrait atrocement déjà de la situation actuelle, maudissant sa faiblesse qui n'était qu'une lâcheté. Chaque jour il prenait la résolution de rompre, et chaque jour le trouvait plus solidement enchaîné à sa funeste passion.

Ce soir de Noël, et malgré son désir, il avait refusé de passer la veillée avec Madeleine. Pour avoir la paix, il était passé chez elle avant le dîner, et n'avait réussi à se libérer qu'en lui pro-

SOPHIA LOREN et JAMES BAIRD tiennent les rôles d'une jeune veuve et de son fils, celui-ci un gamin indiscipliné, dans *Black Orchid*, un film des Studios Paramount.

mettant de la rejoindre chez Weber. Elle irait ensuite réveillonner avec des amis, et lui, Gérard, rentrerait sagement à son foyer.

Néanmoins, quand il pénétra dans la brasserie de la Rue Royale et qu'il n'aperçut point celle qui devait l'y attendre, il éprouva une déception qui lui démontra une fois de plus à quel point était enraciné en lui ce méprisable attachement. Il choisit une table écartée et se prépara à la patience. Celle-ci ne fut pas trop durement mise à l'épreuve ; car, à peine était-il assis, que la jeune femme entra douillettement emmitouflée dans un manteau de vison, sous lequel se devinait la robe de soirée en crêpe vert pâle.

— Je ne suis pas en retard ? dit-elle de sa voix chaude, en tendant la main au baiser de Gérard.

— J'arrive, répondit celui-ci.

Puis, comme elle laissait gracieusement tomber sa fourrure sur une chaise voisine, il ne put céler son admiration.

— Dieu ! que tu es jolie ! C'est pour me rendre jaloux, je pense, que tu vas t'exhiber sans moi ce soir, aussi délicieusement vêtue ?

Madeleine minauda :

— Oh ! vêtue !... tu exagères. Evidemment, à côté de ton veston, ma toilette tranche peut-être ; mais rien ne t'empêchait d'être en habit... par moi, toujours !

Gérard comprit que la conversation tournait de court, et il se garda de répondre, du moins sur ce sujet. La commande passée au maître d'hôtel, il sortit de sa poche le paquet trouvé quelques heures plus tôt par Gisèle, le développa et tendit le bracelet à la jeune femme.

— J'espère que tu es satisfaite ? Les initiales sont gravées selon ton désir.

Glissant le bijou à son bras, Madeleine répondit par un sourire. C'était là un cadeau offert huit jours plus tôt, et les initiales n'étaient qu'un caprice que Gérard cependant avait tenu à contenter. On sait ce qui en advint. Dans sa hâte à rejoindre Madeleine en fin d'après-midi, le jeune architecte ayant oublié le bracelet dans le tiroir de son bureau, le paquet compromettant avait été découvert par Gisèle.

Ainsi qu'il arrivait chaque fois qu'il se trouvait en public avec Madeleine, Gérard était sur des charbons ardents, craignant toujours d'être surpris. Aussi bien, en ce soir de fête, ne voulut-il pas s'éterniser. Il se rendait compte que sa place, en cette veille de Noël, était près de sa femme et de son fils.

Madeleine raisonnait de toute autre façon, et rechercha au contraire toutes les occasions de paraître en public avec lui. Devant se rendre à un réveillon chez des amis, elle eût aimé n'y pas arriver seule, mais au bras de Gérard, et elle se résignait mal à ce qu'elle appelait froidement un lâchage.

A onze heures et demie l'architecte se leva, en s'excusant.

— Dois-je te conduire ? demanda-t-il. J'ai ma voiture.

— Tiens, c'est une idée, répondit la jeune femme.

Il l'enveloppa de sa fourrure, et tous deux quittèrent la brasserie. Il fit monter celle-ci auprès de lui et démarra.

— Ne crois-tu pas vraiment, observa Madeleine au bout d'un instant de silence, qu'il serait bon de ne plus se quitter ? Quand donc t'y décideras-tu ?

— Je te l'ai dit déjà, répondit durement Gérard. J'ai une femme et un enfant. Ne l'oublie pas !

Elle eut un ricanement cynique, haussa les épaules et jet méprisante :

— Mari, va !

Puis elle se replongea dans son mutisme. Gérard, lui aussi, se taisait. Qu'aurait-il pu dire ?

Ils ne mirent que quelques minutes à parvenir au boulevard Saint-Germain où se rendait Madeleine. Arrivés à destination, Gérard attira contre lui la jeune femme et leurs lèvres s'unirent. Or, un gémissement sourd les sépara brusquement. Instinctivement et simultanément ils se détournèrent vers le fond de la voiture, et ce qu'ils y virent les stupéfia.

Sur les coussins une forme humaine était étendue. Gérard poussa un cri :

— Gisèle !

Et cependant qu'il se précipitait vers elle, Madeleine sautait de l'auto et s'éloignait en hâte.

IV

"MONSIEUR, la nurse est là.

— Déjà ? Mais il n'est pas cinq heures.

— Pardon, monsieur, il est même cinq heures dix.

Gérard Baudry serra contre lui son petit Daniel, comme s'il ne parvenait point à s'en séparer. Conscient peut-être de ce trouble, l'enfant tendit ses petits bras, les noua autour du cou de son père et l'embrassa.

— Tu viens avec nous ? demanda-t-il.

— Non, mon chéri, j'ai du travail ici, tu le sais ; mais jeudi tu reviendras, et puis...

Il acheva sa phrase tout près de l'oreille de Daniel qui sourit. Un doigt sur les lèvres, Gérard lui imposa le silence sur le secret qu'il venait de lui confier et le remit à la femme de chambre.

Puis, le front dans ses mains, l'architecte s'abîma dans ses tristes réflexions.

Deux ans déjà étaient passés depuis qu'à la veille de Noël Gisèle, ayant découvert son infortune, avait exigé le divorce. Cette petite âme loyale, débordant de tendresse, n'avait pu supporter l'idée de vivre aux côtés de celui qui l'avait si lâchement trahie. Gérard, pris entre sa passion et la volonté inébranlable de sa femme, s'était incliné. S'adjugeant tous les torts, il avait quitté le domicile conjugal. Le divorce prononcé dix mois plus tard lui laissait la liberté de voir son fils chaque semaine. Ce fut aux premiers temps de la séparation un léger adoucissement à son remords ; mais, par la suite, ces visites hebdomadaires accentuaient progressivement la peine qu'il éprouvait quand l'enfant devait le quitter.

Daniel grandissait. Il posait à son père des questions parfois gênantes, difficiles à éluder. Mais, par lui, Gérard avait des nouvelles de Gisèle, dont la santé fort ébranlée restait délicate.

Elle habitait maintenant tout près du bois, rue Erlanger. Triomphante, sa mère ne la quittait pas, égoïstement heureuse de l'avoir maintenant toute à elle et brandissant à tort et à travers le brandon de la discorde qui se traduisait par un cruel et irréfutable :

« Je te l'avais bien dit ! »

Gisèle n'avait jamais consenti à revoir son mari. Seule l'audience en conciliation les réunit, sans toutefois qu'elle lui adressât la parole. Elle s'y montra vraiment pitoyable, tellement que, depuis lors, Gérard ne put détacher son esprit de cette navrante entrevue.

Toutefois, malgé tous ses efforts, Mme de Marey n'avait pas réussi à se faire épouser. Elle et Gérard habitaient dans le même immeuble deux appartements contigus et vivaient ainsi maritalement. Cette situation ambiguë n'était dans l'esprit de Madeleine que provisoire. Elle avait la décision tenace et se faisait fort d'arriver à ses fins. C'est pourquoi, elle ne voyait jamais arriver, d'un très bon oeil le jeudi, jour de la visite du petit Daniel que, par déférence pour Gisèle, Gérard ne lui avait jamais présenté.

Ce jeudi-là, comme de coutume, l'architecte ayant déjeuné en tête-à-tête avec son fils, resta seul jusqu'au dîner. Quand vint l'heure d'aller rejoindre Madeleine, il s'efforça de se composer un visage souriant ; mais sans doute y parvint-il assez mal, car elle l'accueillit par ces paroles amères :

— Eh ! bien, mon cher, cela ne te va guère de jouer au père de famille. En tout cas, cela ne te donne pas l'air folâtre !

Gérard fronça les sourcils et dédaigna de répondre. Il vint près d'elle, l'embrassa du bout des lèvres et mit le nez dans son assiette. Visiblement,

son esprit était ailleurs. Très adroite, la jeune femme ne parut pas s'en apercevoir.

Madeleine de Marey était une maîtresse de maison accomplie, et les menus élaborés par ses soins étaient toujours judicieusement composés. Gérard ne dédaignait point les plaisirs de la table et reconnaissait que, sur ce point, Gisèle était loin d'égaler sa rivale.

Néanmoins, depuis quelques semaines, Madeleine constatait un changement notable chez son compagnon. Certes, il se montrait toujours courtois et empressé, mais demeurait soucieux. Le jeudi surtout, quand Daniel était venu. Ce jour-là, il devenait facilement irritable, et Madeleine, en femme très avisée, se rendait compte qu'elle devait redoubler d'attentions pour le ramener à sa merci...

Des semaines s'écoulèrent sans amener un grand changement à cet état de choses. Or, un mardi, alors qu'ils venaient de passer à table, la sonnerie du téléphone retentit sans que Gérard fît un mouvement pour quitter sa chaise. La sonnerie vibra deux fois, puis s'arrêta. L'architecte aussitôt posa sa serviette, se leva et, en hâte, se dirigea vers l'appareil ; mais il n'y avait plus personne au bout du fil.

— Ils rappelleront, dit-il avec le plus grand calme.

Et, tout de go, il se lança, tête baissée, dans une conversation à bâtons rompus. En somme, il n'y avait là rien que de très naturel. Pourquoi Madeleine ne parvint-elle pas à se mettre au diapason et ne prêta-t-elle qu'une attention distraite à ses propos ? C'est que, subitement, elle se souvenait et faisait un rapprochement très significatif.

En effet, ce n'était pas la première fois que pareil fait se produisait, et toujours à la même heure. Cet appel soi-disant interrompu, avait tout l'air d'un signal convenu. La sonnerie tintait de même façon, deux ou trois fois. Ni plus ni moins, Madeleine se dit que ce n'était pas là qu'une simple coïncidence et que ceci avait un but. Mais lequel ?

— Qu'as-tu à me regarder ainsi ? demanda Gérard en riant. J'ai quelque chose de changé dans la figure ?

— Dans la figure, peut-être pas ; mais cependant...

— Allons ! ne fais pas de psychologie dans le vide. Après déjeuner, si tu veux, nous pourrons nous y essayer ensemble. Ce sera plus intéressant, et tu brilleras davantage.

Il accompagna sa suggestion d'un regard éloquent. D'ordinaire Madeleine s'en fut réjouie. Ces étreintes resserraient entre eux des liens qu'elle devinait fragiles, et elle en connaissait la magique puissance. Mais, ce jour-là, elle éluda la question et dit seulement, suivant toujours sa pensée :

— Tu m'accompagneras tantôt à l'Exposition ?

— A quelle heure ?

— Pour le thé, de préférence ; c'est-à-dire vers quatre heures. Nous visiterons quelques pavillons avant de goûter.

— Alors, impossible. J'ai un rendez-vous à cette heure-là.

Gérard parlait nerveusement, et son attitude confirmait Madeleine dans sa décision de le surveiller. Déjà, depuis quelques semaines, elle avait de vagues soupçons que son refus de l'épouser étayait encore. Elle allait savoir, et s'il cherchait à la duper ou à la plaquer, elle se vengerait cruellement.

Ils passèrent au salon où le café était préparé. Madeleine le servit, alluma une cigerette et s'allongea sur un divan en soupirant :

— Toutes réflexions faites, je crois que je vais rester sagement ici. Je me sens un peu lasse.

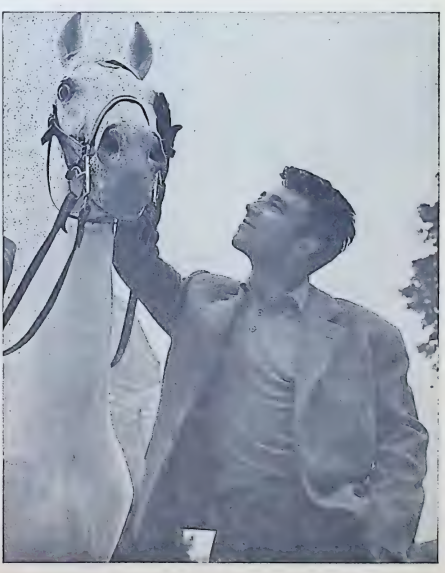
— Ma foi, par cette chaleur, c'est peut-être ce que tu as de mieux à faire. Si tu veux, nous irons ce soir à l'Exposition, après le dîner ?

Elle ne répondit que par un geste évasif, ne voulant pas trop s'engager. Tout dépendrait de l'après-midi.

— Tu vas directement à ton bureau ? demanda-t-elle.

— Oui ; et si tu veux me téléphoner, j'y serai jusqu'à trois heures et demie.

Madeleine se laissa embrasser, mais ne fit rien pour le retenir, ayant hâte



GERARD BLAIN est un passionné d'équitation. Il a déjà tenu des rôles dans plusieurs films mais c'est *le Beau Serge*, du réalisateur Claude Chabrol, qui semble devoir être pour lui le début d'une brillante carrière dramatique.

d'être seule et de ruminer son dépit. Elle resta allongée, cherchant encore quelle serait son attitude si elle surprenait Gérard.

— Je le tuerai ! murmura-t-elle rageuse ; et la femme ensuite !

Elle s'habilla, prit la précaution de se munir de son revolver, un ravissant petit pistolet de poche ; puis, pour calmer un peu ses nerfs, elle se rendit à pied rue de Lisbonne, à l'angle de l'avenue de Messine où Gérard avait son bureau. Elle traversa le parc Monceau, s'y attarda quelques instants et, à trois heures et quart, elle en sortit par la porte de Courcelles, puis revint vers la rue de Lisbonne, mais sans s'y engager. A distance, elle reconnut, devant le building, l'auto de Gérard. Elle soupira. Hélant un taxi en maraude, elle y monta et ordonna au chauffeur :

— Garez-vous ici, le long du trottoir et, dès qu'elle s'éloignera, vous filerez la voiture verte que vous voyez là-bas.

Blasé sur ce genre de promenade, le chauffeur montra d'un signe de tête qu'il avait compris et alla s'embusquer à l'endroit désigné. Vingt minutes passèrent, puis Gérard sortit en courant, s'engouffra dans son cabriolet et démarra.

— Surtout ne le perdez pas de vue, recommanda Madeleine.

Et la filature commença, les conduisant vers l'Etoile puis tout au long de l'avenue Victor-Hugo et du boulevard Beauséjour, jusqu'à la Muette. Là, les deux voitures se suivant à cinquante mètres, pénétrèrent dans le Bois. Bientôt Gérard stoppa et descendit. Madeleine en fit autant, attendit un instant que son ami eut disparu ; puis, doucement, prudemment, lui emboîta le pas. Tout d'abord elle ne remarqua rien d'anormal. Le coin était tranquille, propice aux rendez-vous. La jeune femme, à ce moment, ne douta plus du spectacle qui l'attendait. Sa main se crispa sur son sac et sentit sous ses doigts la crosse du revolver. La haine la possédait tout entière.

Ce fut à cette minute qu'elle entendit derrière un buisson la voix de Gérard qui disait tendrement :

— Chéri, tu vois, je t'avais promis.

A pas de loup, Madeleine s'approcha et le vit de dos, assis sur un talus. Il souriait à une jeune femme dont elle ne put distinguer le visage. La rage l'envahit. Sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait elle sortit son arme et tira au jugé dans la direction de Gérard.

Simultanément, deux cris jaillirent. Mais en même temps la criminelle perçut distinctement une plainte d'enfant.

Les yeux exorbités, Gérard s'était retourné, et Madeleine vit avec stupeur qu'il tenait sur les genoux son petit Daniel. C'était à lui qu'il venait de parler. C'était lui aussi qu'elle avait blessé.

Le projectile, ayant frôlé sans l'atteindre le bras de l'architecte, était venu se loger dans la cuisse de l'enfant assis sur ses genoux. Le pauvre petit criait désespérément.

Sur-le-champ, Gérard avait aperçu Madeleine immobile à quelques pas en arrière de lui et tenant encore l'arme du crime.

— Misérable ! hurla-t-il.

Affolée par son geste meurtrier, la jeune femme perdit tout son sang-froid et retourna son pistolet sur elle. Mais au même instant, une poigne solide l'arrêta. C'était celle d'un homme d'une quarantaine d'années qui de loin avait assisté au drame.

— Une seule lâcheté suffit madame, dit-il. Mourir n'est rien quand on a voulu tuer.

Madeleine avait l'air d'une bête aux abois. Elle se laissa emmener sans résistance. De partout les curieux affluaient. L'inconnu remit la criminelle aux mains d'un garde forestier et s'éclipsa...

Il était près de six heures lorsque Gisèle rentra, revenant de chez sa mère. En descendant de taxi à sa porte, elle eut un sursaut d'étonnement. Un cabriolet était arrêté qui ressemblait à s'y méprendre à celui de Gérard. Pas un instant d'ailleurs elle ne songea que son mari put être monté chez elle. Il y a dans Paris quantité de voitures identiques.

Néanmoins, tant que montait l'ascenceur, elle surveillait machinalement l'escalier, comme si elle s'attendait à voir Gérard descendre. En arrivant au troisième, à l'étage au-dessous du sien, elle croisa son médecin et ce

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
— OU A VOTRE CHOIX —		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire) _____	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) __	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel) _____	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

fut suffisant pour que la pensée d'un malheur lui vint à l'esprit. Elle appela :

— Docteur !

Celui-ci la reconnaissant, fit demi tour et remonta en hâte, de sorte qu'il atteignait le palier du quatrième, comme Gisèle bouleversée sortait de l'ascenseur.

— Ce n'est pas de chez nous que vous sortez, docteur ?

Le vieux praticien qui l'avait connue tout enfant, lui prit la main paternellement.

— Un accident qui n'aura pas de suites est arrivé à Daniel. Son père l'a ramené. Il est là, près de lui.

Son Dany ! un accident ! son père ! Tout cela était si brutal et pour elle si incompréhensible, que la malheureuse mère ne pouvait y croire. Comment Gérard se trouvait-il avec son fils ?

Sans un mot, elle entraîna le médecin, ouvrit elle-même sa porte, puis, précédant le praticien, courut à la chambre de l'enfant et, comme une folie, se précipita vers le petit lit. Au chevet, Gérard était assis. A l'entrée de Gisèle, il se leva, attendant en silence qu'elle songeât à lui adresser la parole.

La jeune femme serrait contre elle le petit garçon dont le visage accusait la souffrance et pleurait à chaudes larmes. Sans un regard vers son exmari, elle se retourna vers le docteur qui l'avait suivie.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle angoissée.

Mais l'homme de l'art étendit la main vers Gérard.

— Monsieur Baudry va tout vous dire lui-même. C'est lui le principal témoin de l'accident... ou plutôt du crime.

— Du crime ? s'affola Gisèle.

Et tout de suite la vérité se fit jour.

— C'est cette misérable femme, n'est-ce pas qui a voulu tuer mon enfant ?

Sans bruit, le docteur, par discrétion, s'était retiré, laissant face à face les deux époux.

— Ce n'est pas lui qu'elle visait, expliqua Gérard ; mais moi.

Instinctivement, en entendant formuler cette menace contre l'homme qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer, Gisèle eut un cri de révolte.

— Toi ! Oh ! la gueuse !

Gérard compris alors, lui aussi, combien elle lui était chère. Spontanément, il l'attira contre lui, l'y retint malgré elle et, loyalement, fit sa confession.

— Tout d'abord, rassure-toi : la blessure est bénigne, ce qui n'empêchera pas que l'auteur de cette lâcheté soit puni comme il le mérite. Cette mauvaise femme est arrêtée, et c'est moi-même qui ai amené notre enfant ici et fait le nécessaire en ton absence. Gisèle, ma petite Gisèle, regarde-moi bien. Ne crois-tu pas qu'un jour tu pourras me pardonner ces deux années de folie et consentir à me reprendre ?... Non, vois-tu, il vaut mieux ne pas me répondre encore. Tu ne pourrais le faire aujourd'hui en toute liberté d'esprit. Je t'ai fait beaucoup souffrir ; mais je te jure sur la tête de cet innocent qui pour moi a failli mourir, que le passé est mort, et que lorsque tu pourras à nouveau supporter ma présence, je serai pour toi le meilleur et le plus repentant des époux.

Gisèle pleurait doucement et s'étonnait de se sentir heureuse et confiante dans les bras de Gérard. Elle dit simplement, retrouvant sans effort le tutoiement :

— Comment te trouvais-tu donc avec Dany ?

— C'est là toule la génèse du drame. Là aussi, j'ai peut-être mal agi. Mais la vie, sans mon petit, devenait impossible. Depuis deux mois, le mardi et le vendredi, la nurse me téléphone. Du moins, elle forme mon numéro à une heure convenue. Si elle va au Bois avec Daniel, elle laisse sonner deux fois. Trois fois, si elle ne sort pas. Ce midi, elle a sonné deux fois, et cet appel intermittent et renouvelé à deux reprises chaque semaine a dû finir par donner l'éveil à Mme de Marey. S'imaginant tout autre chose sans doute, elle m'a épié, et tu sais le reste...

Une plainte de l'enfant les amena près du lit. Les voyant tous deux penchés sur lui, le petit Daniel tendit ses bras et, dans un élan de tendresse, glissa sa tête entre leurs deux visages.

Gérard ne put contenir son émotion et réunit dans la même caresse la mère et l'enfant. Gisèle n'était pas moins troublée. Mais elle se disait que le temps lui avait donné raison, et que le vivant trait d'union venait d'accomplir son oeuvre.

ANNIE-PIERRE HOT.

Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL *(POUR LE CANADA SEULEMENT)*
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Un film américain

Raw Wind in Eden

Esther Williams, qui a longtemps été qualifiée de sirène de l'écran, interprète maintenant des rôles dramatiques. Son plus récent est celui du film *Raw Wind in Eden* aux côtés de Jeff Chandler, Rossana Podesta et Carlos Thompson. Ce film a été tourné dans les incomparables décors de l'Italie méridionale.

Laura (Esther Williams) une attrayante Américaine qui gagne sa vie à Rome en qualité de modèle, est bouleversée en apprenant que le compatriote qui lui avait promis de l'épouser, refuse maintenant de demander le divorce ainsi qu'il s'était engagé à le faire. Pour oublier sa peine et sa déception, elle se décide à rejoindre des amis qui font une croisière en Méditerranée. Wally Tucker (Carlos Thompson), le plus intime ami de son ex-fiancé, part avec elle.

Leur avion est forcé d'atterrir sur une île minuscule et, au cours de l'opération, Wally est blessé. Moore (Jeff Chandler), un mystérieux Américain, Urbano (Edwardo de Felippo) et Costanza (Rossana Podesta), la ravissante fille de ce dernier, habitent la petite île.

Laura est d'abord intriguée par le mystère qui environne Moore mais celui-ci évite soigneusement toute allusion au passé. Bientôt, l'intérêt qu'il inspire à Laura se change en un sentiment plus tendre.

Wally commence à se remettre de ses blessures et peut faire de courtes promenades avec Laura. Ils découvrent un yacht échoué sur le sable et qui a sans doute appartenu à Moore. Wally offre de l'acheter afin de pouvoir reprendre la mer avec Laura. Quand le yacht est enfin renfloué et capable de tenir la mer, Moore refuse de la laisser partir et il y a une violente altercation entre les deux hommes.

Laura a découvert le secret de Moore, un secret que nous nous garderons bien de révéler à nos lecteurs afin de leur laisser le plaisir de l'apprendre quand ils iront voir ce film dramatique.

Gavino (Rik Batagglia), un pêcheur ennemi acharné de Moore, est soudoyé par Wally pour tuer son rival. Après un combat sensationnel en haut d'une falaise escarpée, le plan échoue et, comme dans tout film américain qui veut satisfaire son public, tout est bien qui finit bien.

Ci-contre, trois scènes de *Raw Wind in Eden*. De haut en bas : JEFF CHANDLER et ESTHER WILLIAMS ; un groupe réunissant les habitants de l'île solitaire ; CARLOS THOMPSON et ESTHER WILLIAMS.

Un film français

La Vie à deux

La Vie à Deux est la dernière histoire écrite par Sacha Guitry pour l'écran. Ce récit à travers lequel on retrouve les thèmes essentiels de son oeuvre : le problème de la vie à deux, c'est-à-dire de l'amour, de la fidélité (ou de l'infidélité) et du bonheur apparaît en quelque sorte comme un testament littéraire.

Clément Duhour qui fut l'ami de Sacha Guitry et le producteur de ses derniers films a assuré lui-même la réalisation de cette oeuvre. Elle ne pouvait être mise en scène avec plus de respect des intentions de l'auteur.

Les meilleurs interprètes se sont fait une joie d'incarner les personnages de cette fantaisie traitée, comme à l'accoutumée, avec autant d'esprit et de finesse que de drôlerie.

Résumé du scénario

Pierre Carreau, célèbre auteur dramatique prévoyant sa fin prochaine, décide de léguer sa fortune aux personnages qui lui inspirèrent son plus grand succès *La Vie à Deux*.

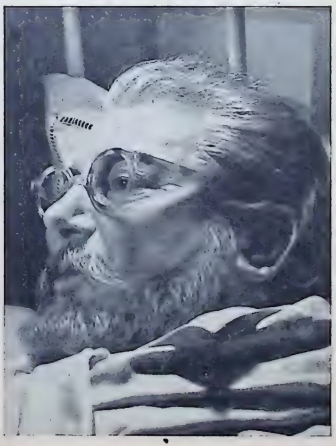
DANIELLE DARRIEUX et ROBERT LAMOUREUX dans une scène du nouveau film réalisé par Clément Duhour : *La Vie à deux.*

Ce livre racontait l'histoire de quatre couples heureux et ceux-ci n'auront droit à la succession que sous la condition d'être demeurés ce qu'ils étaient. Deux généalogistes, MM. Pommiers et Sentis, sont chargés par l'auteur de rechercher ces couples afin de vérifier qu'ils correspondent bien aux conditions du leg. Dans le cas contraire, l'héritage reviendrait aux meilleurs amis du Maître : son éditeur

[*Lire la suite page* 34]

GERARD PHILIPE incarne Désiré, un valet de chambre stylé dont il porte la livrée avec élégance.

PIERRE BRASSEUR s'est composé le visage de Sacha Guitry pour jouer, dans *la Vie à deux*, le rôle d'un auteur dramatique.



Adieu, monsieur Chips...

par CECILE LEMIEUX

Parmi les acteurs de l'écran qui, durant l'année qui vient de s'écouler, ont quitté ce monde tourmenté pour un autre assurément meilleur, quatre noms sont à retenir : Ronald Colman, Tyrone Power, Humphrey Bogart et Robert Donat.

Il est fort probable que ce dernier n'éveille aucun souvenir dans la mémoire des jeunes. Les quelques notes qui vont suivre leur présenteront ce remarquable et consciencieux comédien qu'ils auront bientôt l'occasion de voir dans son dernier film : *The Inn of the Sixth Happiness.*

Robert Donat était né à Manchester, le 18 mars 1905. Très tôt, il se révèle un jeune garçon studieux, tranquille, sensible. Comme il arrive souvent dans les familles pauvres, la mère décide qu'il doit rapidement choisir un métier. Il songe alors à se faire comédien, mais sa mère ne veut pas du métier d'acteur pour un garçon à la santé aussi délicate. Cependant, afin de lui faire perdre l'accent qu'il avait contracté en France, en Allemagne et en Pologne où le père Donat avait successivement mené sa famille, elle lui fait donner des leçons de diction par un ancien acteur. C'est le prélude d'une longue et brillante carrière qui débute au théâtre, se poursuit avec des troupes itinérantes, pour se continuer au cinéma.

Hollywood fait appel à Robert Donat pour le premier *Comte de Monte-Cristo* parlant. Hitchcock le veut pour son classique *Thirty Nine Steps*, une adaptation du roman policier signé John Buchan, pseudonyme de Lord Tweedsmuir, ancien gouverneur général du Canada. Coup sur coup, deux grands metteurs en scène français, travaillant à Londres, l'engagent : René Clair pour *Fantôme à vendre*, Feyder pour le *Chevalier sans armure* avec Marlene Dietrich. Il incarne ensuite le célèbre héros de Cronin, auprès de Rosalind Russell dans *The Citadel*. Mais c'est l'année suivante qu'il remporte le plus grand succès de sa brillante carrière : Sam Wood a porté à l'écran le roman de James Hilton : *Goodbye Mr. Chips*, et la création qu'en fait Donat enthousiasme tour à tour l'Amérique, l'Angleterre, puis l'Europe entière.

Son mauvais état de santé l'obligeant à une constante surveillance, il abandonne la scène et l'écran. Pourtant, durant la guerre, le roi Georges VI, lui demande de lire ses messages à la British Broadcasting Company. Enfin, après cinq longues années d'inaction, l'acteur revient au cinéma avec *The Inn of the Sixth Happiness*. Ce sont alors des semaines douloureuses au cours desquelles, héroïquement, il essaie d'oublier son mal ; il voulait terminer son film. Son dernier.

L'action de ce film se situe en Chine, à l'époque où cet immense pays devait être attaqué par le Japon. Ingrid Bergman y incarne une jeune domestique anglaise qui rêve de devenir missionnaire protestante en Orient. A cause de son instruction insuffisante, ses services sont refusés. Mais elle ne se décourage pas, travaille ferme et emploie ses maigres économies à payer son passage pour se rendre en Chine. Elle mène là-bas une vie faite de privations, de dévouement et même d'héroïsme, notamment lorsqu'elle parvient à mettre des enfants chinois à l'abri, lors de l'occupation japonaise.

Les autres principaux rôles ont été confiés à Athene Seyler, une missionnaire protestante ; à Curd Jurgens, un officier eurasien ; à Robert Donat, un vénérable mandarin chinois.

CURD JURGENS, ROBERT DONAT et INGRID BERGMAN sont les principaux personnages du dernier film de Robert Donat : *The Sun of the Sixth Happiness.*

De nouveau CURD JURGENS et INGRID BERGMAN dans une scène du même film. Il sera bientôt présenté sur nos écrans.

Les Vedettes nous disent

MIJANOU BARDOT

En trompe l'oeil, des mèches plus claires que votre chevelure accentuent le relief de la coiffure, comme la queue d'une comète dans la nuit, ou encore une mèche blanche dans une toison d'or.

KAY KENDALL

De nos jours presque tous les gants sont lavables, même les gants de cuir, bien qu'il soit un peu difficile de les laver à fond tout en conservant le cuir souple et doux. Avant d'entreprendre cette tâche, il est prudent de regarder à l'intérieur du gant, afin de s'assurer si le mot lavable y est indiqué.

DANY ROBIN

Un teint de nacre donnera son charme à votre visage. Pour obtenir cette transparence romantique, mais saine, vous emploierez une poudre mauve, puis une verte, sur un fond de teint rose très clair.

SANDRA DEE

Les ceintures vous prendront la taille cette année et cela parce que vous l'aurez bien voulu, mesdames. Ce sont en effet les femmes qui ont assuré le succès des ceintures et les couturiers ont dû suivre. Qui s'en plaindrait? Personne. La taille est comme le lien autour duquel s'équilibre la silhouette féminine; on aime à la souligner malgré les modes.

OLIVIA DE HAVILAND

Si l'on veut que mouchoirs, peignes et autres accessoires que l'on met dans un sac à main se gardent propres, laver de temps à autre la doublure de ce sac, après l'avoir d'abord brossé. Ce lavage se fera dans une eau savonneuse. On rince ensuite à l'eau claire et laisse sécher la doublure avant de la replacer au fond du sac.

ARLETTY

Si vous êtes une nerveuse obsédée de soucis professionnels, incapable de chasser vos préoccupations, apaisez-vous avec des murs d'un vert bleuté, mauve, ou bleu lavande. Cela vaut un comprimé de somnifère. Vous pouvez aussi remplacer vos ampoules électriques blanches par des ampoules teintées de bleu.

MITZI GAYNOR

Sur les tonalités de pastel des chevelures brunes et blondes accordées au teint « lys et rose » qui sévit en ce moment, on met l'Or en Tête. Turbans et cloches sont lamés, scintillants. Ils sont destinés aux coiffures et soumis à leurs formes comme le sont les parures, les décolletés et les diadèmes.

ESTHER WILLIAMS

Pour porter la tête haute, vous aurez recours aux coiffures édifiées en volume: lisses, remontées, renflées sur les tempes. Elles dégageront la nuque et le cou pour prolonger la ligne du dos et compenser la longueur perdue à la taille par les ceintures hautes.

LESLIE CARON

Un air de gaieté flotte aux coins des lèvres qui remontent légèrement. Le contour naturel de la bouche est alors suivi, à peine élargi par le rose qui tend parfois au cyclamen.

PASCALE AUDRET

La faveur du cuir continue et ceci grâce aux améliorations constantes des techniciens qui le traitent... Manteaux et vestes ont commencé de capter des reflets de nacre bleu, rose ou perle. Leur brillance ressemble à celle du lamé, mais cette parure supplémentaire est compensée par la sobriété de coupe qui marque la distribution de toutes ces créations.

CYD CHARISSE

Etes-vous généralement déprimée la journée finie? Choisissez pour votre chambre des murs peau de pêche, chamois ou rose pâle. Ils remplaceront pour vous un excellent tonique.

MIJANOU BARDOT, soeur de la trop fameuse Brigitte, a fait un court séjour à Montréal cet automne. A un reporter surpris de son prénom, elle a expliqué qu'il était une abréviation de Marie-Jeanne.

Ce qu'en pense John Wayne

On sait que John Wayne est un grand et solide gaillard qui n'a pas froid aux yeux. Il a tourné de nombreux films de guerre et d'aventures, incarné à maintes reprises un pilote audacieux. Ses plus récents films en sont la meilleure preuve : *Island in the Sky, The High and the Mighty, The Searchers, Blood Alley, The Barbarian and the Geisha.* Pourtant, quand un journaliste curieux est venu lui demander son opinion sur les actrices de l'écran qui avaient été ses partenaires, il s'est d'abord montré assez réticent, et même craintif. Puis, il a consenti à donner quelques renseignements, et il ne semble pas que les personnes mentionnées doivent lui en tenir rigueur ; au contraire.

Selon John Wayne, le charme de Lauren Bacall est d'une espèce particulière, très rare, et toujours efficace. Elle n'oublie jamais les droits d'un homme. Sans discuter, elle s'incline devant le privilège qu'il a de chasser, de pêcher, de s'endormir ou de se dissimuler derrière un journal. Elle adore les gens. Elle veut être avec eux, partager leurs joies, leurs angoisses et leurs déceptions. Lauren ne se laisse jamais décourager, car elle a l'esprit de compétition.

Il y a quelque chose de royal chez Barbara Stanwyck. C'est une femme honnête et courageuse. Lorsque vous parlez, elle a une façon bien personnelle de vous regarder droit dans les yeux en vous répondant. Toute sa vie, elle a travaillé dur, et si elle est encore une star aujourd'hui, c'est qu'elle ne s'est pas reposée une fois le sommet atteint.

June Allyson, par contre, sera toujours jeune. Tout en elle est jeune : son esprit, sa conversation, sa démarche et les expressions mutines qui courent sur son visage. Lorsqu'on parle de June, on en parle comme d'une petite fée. Et elle est bien cela. Elle est aussi autre chose. Son instinct est des plus sûrs et sa lucidité presque infaillible.

Personne n'est capable d'oublier Susan Hayward. Elle a du charme, de la beauté, du talent, elle a plus encore : du mystère, le mystère captivant d'une profondeur de sentiments qui refusent de se montrer. Vous pouvez l'admirer pour son ambition professionnelle et respecter son talent ; vous êtes ému en sa présence et repensez souvent à elle.

Katharine Hepburn serait, toujours d'après John Wayne, aussi charmante habillée en femme de ménage. Quand ils ont tourné ensemble *The African Queen,* il lui arrivait souvent d'être plongée dans l'eau jusqu'au cou et couverte de boue, elle ne cessait pas un instant d'être une personnalité remarquable. Il y a chez elle quelque chose de différent, et même d'unique.

Le regretté Humphrey Bogart disait un jour à son ami John Wayne : « En tant que dur de l'écran, je ne sais pas si je puis exprimer mon opinion au sujet des femmes ? Il est certain que Garbo, Marlene Dietrich et Ingrid Bergman irradient. Pourquoi ? C'est un mystère. Cette qualité qui fait que nous sommes galvanisés, lorsque ces femmes paraissent, c'est peut-être de la magie... »

JOHN WAYNE fait, une fois de plus, preuve de courage en nous disant ce qu'il pense de quelques actrices.

CKAC DEMEURE TOUJOURS...

[*Suite de la page 8*]

tin à 7 h. 25, du midi à 12 h. 05 et au *Forum des sports* à 6 h. 20, le soir sur semaine. Son *Club sportif* du jeudi soir à 8 h. 30 compte également un vaste auditoire. Il faisait l'an dernier, la description d'un combat de championnat du monde directement de Chicago créant ainsi un précédent dans l'histoire de la radio française chez-nous. Ses reportages de Miami durant la période d'entraînement du club de baseball des Royaux de Montréal, ses bulletins en direct d'Indianapolis pour couvrir la grande classique annuelle des automobiles de course ont toujours intéressé vivement les sportifs. Les téléspectateurs connaissent bien maintenant le chroniqueur sportif de CKAC pour son excellent travail à *L'Heure des quilles.*

Roger Turcotte

Le nom de Roger Turcotte n'est certes pas celui d'un nouveau venu à la radio montréalaise. Ses nombreux bulletins sportifs quotidiens et ses programmes de nouvelles en fin de semaine à CKAC rapportent aux auditeurs les derniers développements du domaine de l'athlétisme. On l'a également entendu bien souvent aux interviews du hockey entre les périodes de la diffusion de ces joutes et il a été la vedette de reportages hebdomadaires le samedi durant la dernière saison de football.

Autres chroniqueurs

A ces deux réguliers du service sportif de CKAC, s'ajoutent les noms des chroniqueurs Réal Giguère et Roger LeBel. Le premier fait souvent la relève en fin de semaine surtout quand les deux rédacteurs et commentateurs réguliers doivent s'absenter. Roger LeBel anime tous les dimanches matins le bulletin de l'Hebdo sportif à 10 h. 15.

Le hockey

Rappelons en terminant que le poste CKAC diffuse toutes les joutes de hockey que le club Canadien dispute chez-lui, le jeudi soir au Forum de Montréal ainsi que les joutes que le Tricolore joue à l'étranger le dimanche soir. René LeCavalier fait la description dans les deux cas. Cette année encore, toutes les parties de détail de la Ligue de Hockey Nationale parviendront aux radiophiles sur les ondes de CKAC.

LUIS MARIANO

[*Suite de la page 4*]

célèbre opérette de Francis Lopez: *La Belle de Cadix.*

Aussitôt, la Radio diffusa ses disques, des clubs d'admirateurs et surtout d'admiratrices se formèrent un peu partout et ses chansons furent sur toutes les lèvres.

Une nouvelle idole venait de naître.

Le Cinéma ne devait pas tarder à faire les doux yeux à ce joli garçon magnifiquement doté par la nature. Luis Mariano parut à l'écran, pour la première fois, en 1946, dans un court métrage: *Mariano chante.*

Fandango, tourné en 1948, donna l'occasion à Mariano de paraître dans une production digne des meilleures comédies musicales «made in Hollywood. La mise en scène était assurée par Emile E. Reinert et les autres interprètes se nommaient Ludmilla Tcherina, Raymond Bussières, Annette Poivre, Jean Tissier, etc... En 1952, le chanteur revit le bon ciel d'Espagne, pour les extérieurs de *Violettes impérilase*, une réalisation de Richard Pottier en Gevacolor, dont la musique était de Francis Lopez.

Le célèbre ténor y tint le rôle de «Juan», un cousin de l'Impératrice Eugénie, remarquablement incarnée par la délicieuse Simone Valère. La vedette féminine du film, la petite bouquetière Violetta, fut la brune et charmante Carmen Sevilla.

Aussitôt après *La Belle de Cadix*, Luis Mariano tourna *L'Aventurier de Séville*, une réalisation en couleurs de Ladislas Vadja qui fut présentée au Festival de Cannes 1954. Après ce film, le chanteur fit une grande tournée à travers le monde et se produisit notamment à Mexico, New-York et Montréal.

Au Canada, il obtint un vif succès et parcourut presque toutes les provinces. Il passa ainsi à Québec, Toronto, Hamilton, Winnipeg, Halifax, Nipigon et Saskatoon.

A son retour en France, Mariano fut de la distribution de Sacha Guitry: *Napoléon* où il incarna le chanteur de charme «Carat» pour qui battit le coeur de toutes les femmes de la Cour impériale.

En 1956, l'artiste tourna un de ses meilleurs films: *Le Chanteur de Mexico*, une réalisation en Cinémascope et Eastmancolor de Richard Pottier, avec l'innénarrable Bourvil, Annie Cordy, Tilda Thamar, Gisèle Grandpré et Pauline Carton.

C'est une des plus authentiques réussites du cinéma français dans le genre, et tout le monde fredonne encore la belle chanson *Mexico*.

Le 24 septembre, Luis Mariano a fait sa rentrée à l'Olympia. Ensuite, une tournée au Canada, aux Etats-Unis et en Amérique Centrale. A son retour en France, il reprendra la vie des «gens du voyage» avec le Cirque Pinder, avant de créer une nouvelle opérette au Châtelet.

Luis Mariano est toujours célibataire. Il vit avec ses parents et Maria-Luisa, sa charmante soeur. Sur sa route semée de chansons, de nouveaux succès attendent Luis Mariano qui, pour de nombreuses admiratrices, de par le monde, représente le Prince Charmant des temps modernes.

SOPHIE GRIMALDI

[*Suite de la page 5*]

re à tante Lucrèce dont les projets sont plus ambitieux. Comme Lucrèce est chargée (entre autres choses) du *Courrier du Coeur*, il faudra le prendre à son propre jeu, lui écrire pour lui demander conseil: Les jouvenceaux se marieront, mais Bastien devra monter dans le panier à salade... Pierre Fresnay n'a jamais voulu faire rire: la surprise en sera d'autant plus agréable. Et notre inimitable Arletty fait merveille.

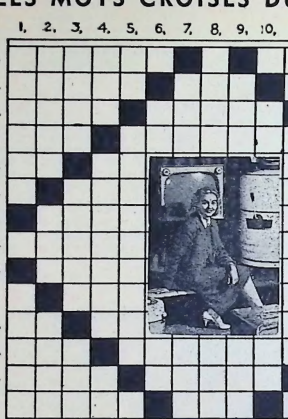
Pierre Gaspard-Huit qui réalise *Christine*, version française d'un film viennois, vient d'engager un acteur inconnu au nom fameux: Zola (comme le célèbre romancier français).

Apprenant que ce Zola-là était né à Vienne, il lui a aussitôt confié le rôle d'un ténor viennois, son film se déroulant dans la capitale autrichienne à l'époque des valses de Strauss. Détail qui ne manque pas de saveur: cet acteur autrichien parle français avec un certain accent presque marseillais...

—Pour un ténor, a dit Pierre Gaspard-Huit, cela n'a pas d'importance. D'autres ont bien l'accent corse!

Signalons, cependant que M. Zola n'est pas un nouveau venu au cinéma. Il a déjà tourné dans *Mon Oncle* de Jacques Tati, où il incarnait le père du jeune héros. Pour jouer le rôle de ténor viennois dans *Christine*, Gaspard-Huit lui a fait raser ses superbes moustaches.

LES MOTS CROISES DU "FILM"



HORIZONTALEMENT

1.—Prénom de notre vedette. — Harmonie physique.

2.—Machine qui servait autrefois à filer le chanvre. — Genre d'oiseaux grimpeurs. — Petit cigare du volume d'une cigarette.

3.—Appétit dépravé. — Livre sacré des musulmans. — Liquide blanc.

4.—Genre de légumineuses. — Genre de fougères abondantes sur les murs. — Bison d'Europe.

5.—Négation. — Petit cube. — Interjection qui marque la surprise. — Terminaison d'infinitif.

6.—Instrument à vent. — Chef-lieu d'arrondissement (Vaucluse).

7.—Femme d'un rajah. — Genre de graminacées.

8.—Pierres brillantes, feuilletées, écailleuses. — Port d'Athènes.

9.—Devenu impur. — Dieux de la mythologie scandinave qui représentent les forces de la nature.

10.—Petit poème lyrique. — Pic des Pyrénées.

11.—Carte à jouer. — Altesse Royale (abr.). — Négation. — Fleuve d'Italie.

12.—Garçon d'écurie de courses. — Absence de bruit. — Interjection.

13.—Mot latin qui signifie *autrefois*. — Monstre fabuleux des Anciens. — Conventionnel robespierriste.

14.—Jeune cochon. — Cou. — Rivière de France.

15.—Genre d'insectes coléoptères qui vivent dans les bois vermoulus. — Qui ont un amour excessif de l'argent.

VERTICALEMENT

1.—Ancienne mesure agraire. — Nom de famille du rôle de notre vedette.

2.—Sombre. — Thymus du veau. — Salicylate de phényle.

3.—Anciennes voitures avec sièges avant et arrière pour les domestiques. — Amande qui sert à faire le chocolat. — Exprimera au moyen de la parole.

4.—Roue à gorge d'une poulie. — Personnage de notre vedette dans un télé-roman célèbre de Claude-Henri Grignon. — Dépose.

5.—Conjonction. — Rosacées originaires de l'Asie Mineure. — Equerre.

6.—Symbole chimique du *cérium*. — Lui.

7.—Marmite de cuisine. — Petite étendue d'eau.

8.—Défense de sanglier. — Emotion.

9.—Conjonction qui marque la preuve. — Grand fleuve de l'Afrique.

10.—Symbole chimique du *sodium*. — Démonstratif.

11.—Dans. — Nom de notre vedette. — Quatre, en chiffres romains.

12.—Sorte d'oignon. — Calmée. — Roi de Juda, vainqueur des Madianites.

13.—Sorte d'aï. — Amener vers soi. — Qui a une saveur rude et désagréable.

14.—Cacher, ne pas dire. — Possessif. — Tour pour éclairer les navigateurs.

15.—Sorte de natte sur laquelle se couchent les Orientaux. — Imbéciles (fig.).

LA LIGNE EMPIRE DOMINE

2703 — Robe pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 12 : 2¼ v. en 35" ou 36", 2⅝ en 41" ou 42", 2⅞ en 44" ou 45", 1⅞ en 54". Garniture du corsage, boucle et bordure : ½ v. Prix : 50¢.

2704 — Robe d'une pièce pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 18 : 4⅜ v. en 35" ou 36", 4 en 41" ou 42", 3¾ en 50", 3¼ en 54". Prix : 50¢.

2801 — Robe pour demoiselle et dame. Tailles : 12 à 42. Métrage requis pour taille 16 : 3¼ v. en 35" ou 36", 3 en 44" ou 45", 2¾ en 50", 2⅝ en 54". Bias contrastant : ¾ v. Prix : 50¢.

2806 — Robe pour demoiselle et dame. Col amovible. Demi-tailles : 12½ à 22½. Métrage requis pour taille 20½ : 4½ v. en 35" ou 36", 3⅞ en 41" ou 42", 3¾ en 44" ou 45", 3 en 54. Col : ⅝ v. Prix : 50¢.

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS.
Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Simplicity Patterns Limited, 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns Limited, 200 Madison Avenue, New York City, N. Y., U. S. A.

LA VIE A DEUX

[*Suite de la page* 29]

et le directeur du théâtre où triomphèrent ses pièces, ainsi qu'à son fidèle secrétaire.

Dès que les deux généalogistes sont partis pour la Côte d'Azur où vivent les personnages qui les intéressent, les deux amis en font autant, impatients de constater par eux-mêmes si l'héritage doit vraiment leur échapper. Au besoin, ils enverront les généalogistes sur de fausses pistes, et c'est ainsi que les deux compères assistent successivement aux mésaventures conjugales ou amoureuses des quatre couples à qui la vie n'a épargné ni les aventures, ni le désir des tentations.

Finalement les couples ont tellement changé que nos deux héritiers éventuels auraient gagné la partie si, au dernier moment, le Maître n'avait, lui, changé d'avis.

SOLUTION DU DERNIER PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1.	T	E	E	N	A	G	E	■	C	H	A	N	T	E	R
2.	A	G	R	E	G	E	■	S	■	A	N	O	I	N	E
3.	N	A	R	V	A	■	P	A	T	■	E	T	E	T	A
4.	U	R	E	E	■	B	O	C	A	L	■	A	N	E	L
5.	C	E	S	■	D	■	■	■	■	■	F	■	S	K	I
6.	C	E	■	B	A	■	■	■	■	■	A	S	■	E	T
7.	I	■	C	O	H	■	■	■	■	■	D	A	M	E	■
8.	■	T	O	U	■	■	■	■	■	■	A	R	I	A	■
9.	G	■	B	L	E	■	■	■	■	■	I	R	E	■	G
10.	O	B	■	E	U	■	■	■	■	■	S	E	■	C	O
11.	U	R	E	■	R	■	■	■	■	■	E	■	C	O	U
12.	S	A	N	S	■	B	O	O	N	E	■	R	A	P	T
13.	S	I	C	I	E	■	S	P	A	■	P	E	T	I	T
14.	E	R	A	S	M	E	■	S	■	L	A	M	I	N	E
15.	T	E	N	E	U	S	E	■	P	A	T	I	N	E	R

La ligne Empire domine

Vivantes et agréables lectures

Pendant que l'hiver dure et que les soirées sont longues

Pour connaître l'actualité

par le texte et
par l'image vivante.

Pour lire les grands romanciers

- Amour
- Mystère
- Aventure

SPORTS
CINEMA

Pour un panorama de la vie moderne

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

UN ENSEMBLE PARFAIT
au service de la famille

Remplissez votre coupon d'abonneme

M J J ASSELIN
2742 BLVD PIE IX
MTL 4

AV60-R-69493